

N°68

L'ami de Rezé

Avril 2012 / Le bulletin de l'Association des Amis de Rezé / participation : 3 €

Mémoires de captivité de Jean Lamy (1939-1945)



**Prisonnier de guerre et interné
Stalag IVD, matricule 40657**

Numéro Spécial

Per_9_2012_68

Le mot du président

Ce second bulletin de l'année est réservé exclusivement à la Seconde Guerre mondiale, plus précisément à l'histoire des très nombreux prisonniers de guerre qui, pour beaucoup, allaient passer près de cinq ans dans le pays vainqueur, souvent dans des conditions indignes et sans véritable respect des conventions internationales.

Madame Myriam Langlois – que nous remercions ici – nous a ainsi fait parvenir un texte écrit par son grand-père, Jean Lamy, de la Blordière, tombé entre les mains allemandes dès le début des opérations militaires, dans le cadre de la " drôle de guerre ".

Le nombre de prisonniers rezéens témoigne de cette phase scandaleuse de notre histoire.

L'un des témoins majeurs, Charles Tillon, fondateur et commandant en chef des FFP, ministre de De Gaulle de 1944 à 1947, écrit à ce propos : « *L'heure était venue : nos 36 meilleures divisions attendaient l'ennemi dans la ligne Maginot. Mais le maréchal Pétain s'était opposé, quand il commandait la défense nationale, à ce qu'on la prolongeât jusqu'à la forêt des Ardennes en disant : « Si les Allemands y entrent, on les repincera à la sortie.» Hitler ainsi prévenu, et qui connaissait les secrets de la ligne Maginot livrés avec la ligne des Sudètes à Munich, pouvait passer facilement par ce vieux Sedan historique et se ruer vers Dunkerque.*

Commence le drame connu de l'armée française "embétonnée", qui n'a rien appris de l'expérience de la guerre éclair et va se voir trahie avant d'avoir vraiment combattu. La plupart des actes du pouvoir qui vont illustrer la débâcle semblent accomplis par des incapables aidés par des aveugles et par des complices de l'assaillant, malgré d'héroïques combats d'arrière-garde, pré-aube de la résistance ».

Les historiens n'ont pas fini de démêler la trame des événements qui menèrent au désastre.

Madame Langlois, en plus du témoignage de son grand-père, nous parle avec justesse et émotion des conditions dans lesquelles celui-ci a été recueilli. Elle se livre à un devoir de mémoire nécessaire. La génération à laquelle j'appartiens est celle des enfants de la guerre. Les derniers acteurs sont en train de disparaître, puis ce sera notre tour. Il est encore possible de récupérer ici et là des récits, mais il est grand temps de se mobiliser pour cela.

Par la plume de notre secrétaire, Isidore Impinna, nous nous sommes efforcés de cadrer les événements dont il est question. A travers ce bulletin, nous complétons ainsi le travail déjà fait par M^{mes} Proust, Larignon et Lamotte d'Incamps avec l'ouvrage :

" Les Rezéens dans la Seconde Guerre mondiale, les souvenirs de l'abbé Ploquin, résistant, déporté, aumônier du maquis de Saffré (bulletin n°53), le remarquable témoignage de Marcel Thomazeau (bulletin n°63 et 64) et par divers articles épars dans nos publications.

Si vous avez des témoignages de proches sur cette période mais aussi sur la Première Guerre mondiale déclenchée il y aura bientôt 100 ans, nous sommes fortement intéressés. Alors contactez-nous.

Le président
Michel Kervarec

AVANT- PROPOS

Cette histoire, c'est celle de mon grand-père. A ses enfants et ses petits-enfants, il racontait ses souvenirs, des anecdotes de « ses années de captivité », comme il disait.

Il nous parlait de ses années passées loin de sa femme et de ses enfants. Cette période restera la plus douloureuse de sa vie : il en gardera un souvenir très vivace.

Par affection pour lui, nous l'écoutions. Pourtant, ce qu'il racontait nous semblait venir de très loin, c'était une autre vie. Nous avions du mal à imaginer, à comprendre et pour être tout à fait honnête, à nous y intéresser vraiment, au-delà des anecdotes... Pourquoi ressassait-il toujours ces mêmes vieilles histoires ? Bien sûr, nous percevions bien que ces cinq années avaient été difficiles, mais dans notre jeunesse, nous n'avions pas conscience du traumatisme qu'il avait vécu. Nous nous disions que c'était fini et qu'il ferait mieux de passer à autre chose... Et ne plus y penser. Il y avait un énorme décalage entre le message qu'il essayait de nous faire passer et la modernité de notre vie.

En même temps, nous savions que c'était important pour lui de ne pas oublier. Or, en vieillissant, mon grand-père craignait beaucoup de perdre la mémoire. Alors, il écrivait. Il reprenait de vieilles feuilles jaunies, les relisait et réécrivait encore. Il rassemblait ses souvenirs, précisait des détails importants, les confrontait aux sentiments et aux émotions qu'il ressentait encore, même après toutes ces années.

L'âge venant, je me suis aperçue qu'il éprouvait de la difficulté à écrire. Alors tout naturellement, à sa demande, j'ai commencé à écrire sous sa dictée les lettres qu'il adressait à ses anciens amis de captivité. En son nom, j'ai écrit à l'association « Le Lien »

qui éditait un journal pour les anciens combattants. C'est par ce biais que « les retrouvailles » ont pu être organisées. Ce journal faisait paraître des messages ou des annonces et des faire-part. Ainsi, il a pu continuer à correspondre avec ceux qu'il appelait « ses camarades ».

Comme je savais combien il était important pour lui de nous laisser son témoignage, j'ai eu l'idée de lui proposer de me confier ses précieux écrits pour que je puisse les mettre en forme, en faciliter la lecture mais aussi et surtout pour garder intacte cette mémoire et qu'il soit assuré que nous en prenions soin.

C'est ainsi qu'il m'a confié ses vieux cahiers, des feuilles de papier jaunies, éparées, des feuilles de papier à lettres écrites au crayon de bois où figurent des dates, des lieux, des noms, et même des exercices d'anglais (un prisonnier anglais avec lequel il avait sympathisé lui donnait des cours).

Du contenu de ces cahiers, nous connaissions certaines anecdotes, des morceaux de l'histoire, des noms et quelques lieux. Je me suis aperçue qu'aucun d'entre nous ne connaissions l'intégralité de son vécu. La guerre de 39-45, pour ses petits-enfants, se résumait à nos leçons d'histoire et nous ne faisons pas forcément le lien entre son passé d'ancien combattant et la grande histoire de France. Dès les premières pages, j'ai eu l'impression de rentrer dans un récit à la fois connu et inconnu. Je connaissais certains faits, je retrouvais ce vocabulaire et ces expressions oubliées, mais là je déroulais le fil de l'histoire comme mon grand-père jadis, c'est-à-dire au jour le jour, et j'ai ressenti l'angoisse qui devait être la sienne de ne pas savoir si un jour il reverrait sa femme et ses enfants... Je découvrais aussi ce que signifiait le mot « fraternité » pour ces

hommes obligés de vivre loin de chez eux et chez l'ennemi.

Faire découvrir les mémoires de mon grand-père, c'est à la fois lui rendre hommage et tenir ma promesse. Au terme de son récit, on comprend

vraiment le sens de son message d'espoir : « Pour que nos enfants sachent et pour que cela ne recommence jamais ! »

Myriam Langlois

JEAN LAMY

Matricule : 40657



Il s'appelle Jean Lamy.

Il est né le 13 septembre 1912.

Quand il part à la guerre, il a 27 ans, il est marié et père de deux enfants : une fille âgée d'un peu plus de 2 ans et un fils qui va avoir 1 an.

Pendant toute la durée de sa captivité, il tient un journal.

Voici le contenu de ses cahiers.

Le 5 Mai

Le premier départ pour La France doit
s'effectuer ce matin, et nous espérons venir
de très près. Le temps est malade de la fête
car de très près. Le soleil est captivé
Blanc qui depuis que nous étions arrivés
au camp. Il ne tombait que de la pluie et
faisait très froid.

Depuis l'arrivée de 8 heures, arrivent les
Soviets et les coups de fusils continuent, et don-
nent bonne annonce la fin de la guerre
pour bien entre tous.

Le 9 mai

Départ à 4^h10 des 1200 premiers en-
fermés vers Leipzig via La France
et de la voie, 8 avions Russes descen-
dent sur le terrain, et nous les accueillons
avec leurs parents, ont été très
sympathique.

Mémoires de captivité 1939 – 1945.

1825 jours de misère

Affectation : 111^e Régiment d'Artillerie Coloniale de Féron, au sud du Hainaut, dans la région du Nord.

Ce régiment est formé dans la région nantaise vers la mi-septembre 1939.

La montée aux armées a lieu mi-octobre, dans la région de l'Aisne et du Nord.

L'hiver 39-40 est très rigoureux. Il ne se passe rien de spécial. On attend.

C'est à partir du 10 mai 1940 que le temps s'accélère : offensive générale de l'armée allemande. L'aviation bombarde jour et nuit, sans arrêt.

Dans la nuit du 11 mai, nous montons en Belgique, de l'autre côté de la Meuse. A Dinant, en Belgique, nous subissons une défaite complète. La débandade totale : en 7 ou 8 heures le régiment n'existe plus.

Le 14 mai, au matin, nous nous replions sur la frontière française, à Tournai dans l'Aisne, mais nous n'avons plus de matériel, tout a été détruit.

Nous passons la journée à attendre. Aucun ordre ne nous parvient.

Tous les régiments se mélangent : les fantassins, les artilleurs se mêlent aux civils qui fuient vers l'intérieur.

Mais ce qui accable le plus, c'est de voir tous ces gens écrasés sous les bombes.

C'est horrible.

Nous passons à La Capelle, petite bourgade de l'Aisne où nous subissons un bombardement atroce et qui n'en finit pas. Nous sommes exténués ; depuis le 10 mai, nous n'avons eu aucun repos. La nuit qui passe est assez calme, c'est la première nuit où nous pouvons enfin fermer l'œil. Nous dormons à une dizaine de camarades dans un champ.

Le 16 mai à 4 heures du matin, alerte générale : il faut se replier.

C'est la débandade.

Pêle-mêle, nous nous rendons sur Saint-Quentin, grande commune de l'Aisne où nous subissons un bombardement intense.

Le village est détruit. Beaucoup de morts autour de nous, surtout des civils qui cherchaient à fuir sur leurs grandes charrettes.

Lorsqu'enfin cela cesse, nous repartons.

A un certain moment, nous nous arrêtons avec un petit groupe de copains dans une prairie pour nous reposer. Mais l'armée allemande avance toujours : nous repartons donc sur les routes.

Les chemins sont encombrés de troupes et de civils qui fuient cet enfer, car l'armée française ne tient plus et aucun renfort n'arrive. Nous arrivons dans un petit village en Picardie, dont je n'oublierai jamais le nom : AUTREPPES.

Là, on nous dit d'attendre car des ordres vont arriver. Mais rien !

Vers 8 heures du soir, nous nous trouvons à un croisement de routes, lorsqu'un camarade, un nommé Gautier, de Nozay, s'écrie : « Les Anglais arrivent ! »

Mais, grande déception, ce sont des chars allemands, mitrailleuse braquée sur nous. Nous ne pouvons rien faire. Impossible de répondre : nous sommes entre 70 et 80 soldats et nous ne disposons que de 2 ou 3 fusils. Alors pas question de faire quoi que ce soit.

L'officier allemand juché sur le char nous dit de ne pas tirer ou nous sommes tous morts. Il poursuit et nous demande où sont les « tommies », nos camarades, les Anglais. Il continue et rajoute en ricanant que « vos amis les Anglais, eux ils ne font pas la guerre », « ils sont à Paris à s'amuser avec vos femmes ».

Nous sommes le 16 mai 1940, il est huit heures du soir et nous sommes à AUTREPPES près de Saint-Quentin

dans l'Aisne. A partir de cet instant, nous sommes PRISONNIERS DE GUERRE.

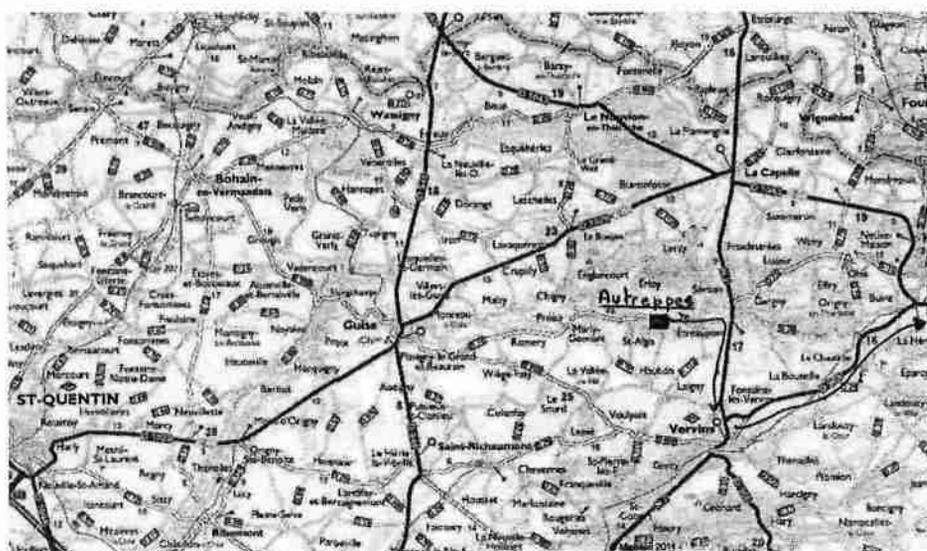
On nous fait aligner le long d'un mur sur le bord de la route, les mains en l'air, mais c'est uniquement pour nous fouiller.

De là on nous parque dans une porcherie pour y passer la nuit. Nous dormons un peu car nous sommes exténués. Depuis le 11 mai nous n'avons pratiquement pas dormi.

5 jours et 5 nuits à marcher sous les bombes, nous n'en pouvions plus. Dans la nuit, d'autres prisonniers sont arrivés, des officiers parmi lesquels notre colonel. Nous sommes peut-être trois cents ou quatre cents.

L'après-midi on nous rassemble. Les officiers sont mis à part. Les soldats allemands nous emmènent dans un collège sur la commune de Vervins.

Nous y passons deux jours, sans nourriture, juste un peu de cidre trouvé dans le collège.



Le 16 mai Jean Lamy est fait prisonnier à Autreppes (France) et envoyé en Allemagne dans les Stalag IV D en Saxe

Le troisième jour, en route vers l'exil. Direction Maubert-Fontaine dans le département des Ardennes, à quarante kilomètres de là.

Nous y restons deux jours. Nous sommes autorisés à tuer des animaux pour nous nourrir.

Dans ce camp nous sommes peut-être dix mille.

Pour avoir voulu aller chercher de l'eau de l'autre côté de la route, deux

camarades sont tués. Cela nous fait mal.

Le lendemain matin, nous repartons pour Charleville (étape de trente cinq kilomètres). Deux jours d'arrêt. On nous donne des louches de soupe et j'ai récupéré un os. Je le suce, cela me coupe la faim.

Nous repartons pour une longue étape, très dure, de cinquante cinq à soixante kilomètres.

Nous marchons de cinq heures du

matin à neuf heures trente du soir. Nous couchons dans une prairie très humide et en plus la pluie se met à tomber, la prairie est inondée, nous sommes trempés.

Combien sommes-nous ? Peut-être vingt mille, peut-être plus, je ne sais pas.

Le lendemain matin on nous distribue un pain pour cinq et c'est tout. Cela ne fait pas gras dans l'estomac. Ce patelin s'appelle Pussemange, en Belgique.

Pour la distribution du pain de sept heures à midi, on doit faire la queue. Les gars s'énervent et c'est à qui passera le plus vite.

Ca ne dure pas longtemps, car les mitrailleuses se mettent en action et tirent au-dessus de nos têtes, ça calme tout le monde immédiatement.

Le lendemain après-midi, nouveau départ, mais l'étape n'est pas trop longue, quinze à vingt kilomètres. Nous arrivons dans un camp de prisonniers. Combien sommes-nous ? Vingt mille ? Trente mille ? Je ne sais pas...

Parmi nous il y a un sportif célèbre : un catcheur nommé Rigoulot. Nous sommes dans un lieu qui s'appelle Bastogne et nous y restons trois jours.

On nous donne un peu de nourriture, de la soupe et quelques patates.

Le troisième jour, « c'était un dimanche », dans l'après-midi, le vingt six mai, c'est le jour d'anniversaire de Janine, ma fille. Elle a trois ans aujourd'hui. On nous fait embarquer à soixante par wagon. On se demande si nous nous en sortirons un jour.

Et là, j'ai pleuré.

Nous roulons ainsi pendant trois jours, à soixante par wagon, sans eau ni nourriture. C'était intolérable. Beaucoup sont malades. Un seul arrêt

d'une demi-heure à Francfort, mais avec interdiction de sortir. Nous pissons par un côté de la porte du wagon, une sentinelle en surveillance à chaque wagon.

Le seul réconfort en ce lieu vient d'un cheminot allemand qui se trouvait sur une locomotive à l'arrêt, en face de nous. Il nous a donné un bidon de deux litres de café ersatz, le gardien l'a laissé faire. C'était une gorgée pour chacun mais cela nous a fait quand même du bien à tous.

Le quatrième jour, nous sommes toujours en Belgique, dans la région Wallonne.

Nous arrêtons à Erbaut, une demi-heure. Juste le temps de nous distribuer une boule de pain par wagon, en principe, mais il n'y en a pas pour tout le convoi.

Dix heures plus tard, nous arrivons en Allemagne, dans la région de Saxe. Nous passons au ralenti la gare de Leipzig.

Peut-être 1 heure, 1 heure et demie après, le convoi s'arrête en pleine campagne. On nous fait descendre et on nous emmène, en colonne, à travers champ.

Là, des femmes allemandes et des gosses nous regardent passer. Certains gosses nous jettent des pierres. Cela nous fait froid au cœur car on commence à se rendre réellement à l'évidence : nous ne sommes que des prisonniers et nous sommes encadrés de chaque côté par des sentinelles, l'arme à la main.

Au bout d'une heure environ, nous voyons apparaître les miradors et l'immensité d'un camp entouré d'une double rangée de barbelés électrifiés, de trois mètres de haut avec, à l'extérieur, des gardes armés tous les cinquante mètres.

Nous foulons l'entrée du camp, où plusieurs dizaines de milliers de prisonniers sont déjà là.

Certains se reconnaissent. D'autres pleurent.

Il fait une chaleur exténuante. Tous meurent de faim et de soif. Les prisonniers déjà dans le camp nous apportent des seaux d'eau. Le soir de notre arrivée on nous donne trois patates et une rondelle de saucisson. Ce sera le régime des trois ou quatre premiers jours.

Après, on aura un peu plus, juste de quoi nous empêcher de crever de faim.

Nous couchons sous des tentes. La paille est pleine de vermine, de poux et de toutes sortes de parasites. Nous en sommes couverts et ceci pendant trois semaines au moins, avant de pouvoir aller à la désinfection.

Cela fait cinq semaines que je suis arrivé au camp.

Depuis quelques jours, il part un grand nombre de prisonniers en Kommando de travail. Nous espérons bientôt en être car le temps se fait long ici et surtout, nous espérons que la nourriture sera meilleure.

Ce jour arrive enfin.

Comme nous sommes pris au hasard, nous essayons de nous mettre dans une même colonne pour se trouver entre camarades de régiment ou entre camarades venant de la région nantaise.

Derrière moi, il y a un camarade de jeunesse de Haute-Goulaine qui me suit (un nommé Chiron). Mais le nombre voulu est atteint et il ne vient

pas avec nous. Il se retrouve tout seul et se met à pleurer.

Me voici donc sorti du camp, pour ne plus jamais y revenir.

Nous sommes le 30 ou le 31 juillet 1940.

Nous prenons le train qui nous emmène à une cinquantaine de kilomètres, dans une petite ville de Saxe située sur le bord de l'Elbe, qui s'appelle Wittenberg. Nous sommes affectés à la « *Railbahn* », nous travaillons sur les voies de chemin de fer.

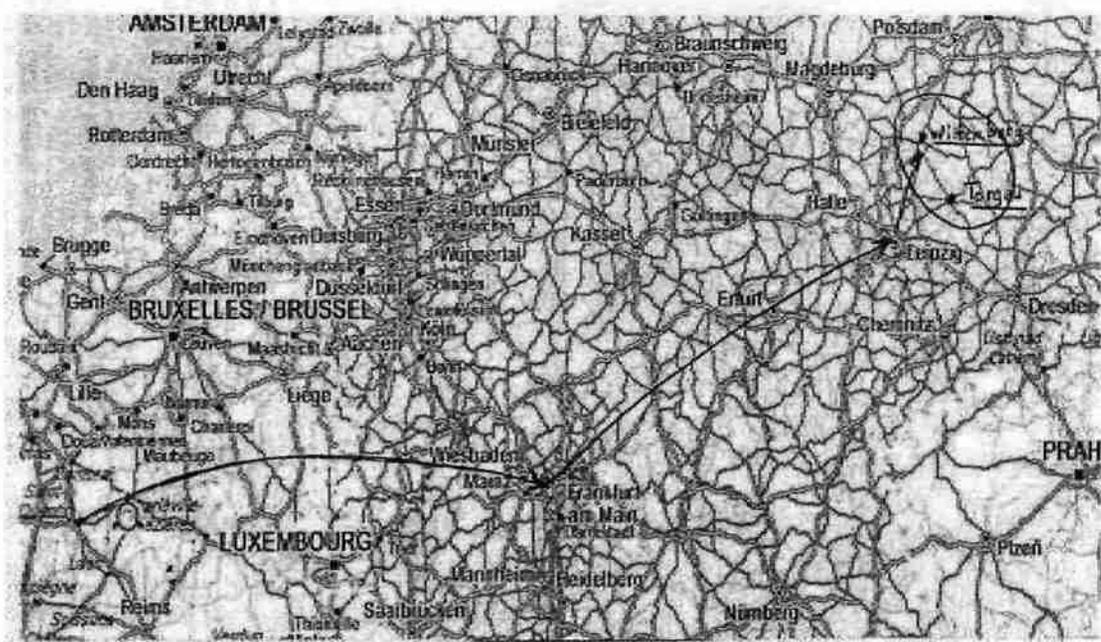
Le soir même, nous n'en croyons pas nos yeux.

Nous étions soixante et on nous appelle pour manger. Les assiettes sont mises sur la table. On nous remplit nos assiettes de pâtes et de bouts de viande. L'assiette est vide en quelques secondes et l'on nous en donne une deuxième.

Les Allemands qui sont là n'en reviennent pas et nous demandent depuis combien de temps nous n'avons pas mangé. Nous leur disons que depuis deux mois, nous avons toujours faim.

Mais ces repas copieux ne dureront qu'une huitaine de jours et nous allons bientôt déchanter.

Les rations diminuent de moitié. Le matin un quart de café ersatz. Le midi : deux tartines très fines et un peu de charcuterie. Le soir : un potage léger-léger, fait d'eau avec deux petits croutons de pain. Et c'est tout.



Jean Lamy traverse l'Allemagne pour être affecté au Stalag VD et travaillera dans les différents commandos autour de Wittenberg et Torgau

Et il faut travailler toute la journée.

C'était très dur de manier pelle et pioche à longueur de journée. Je dois peser à peine quarante kilos.

Parmi nous, certains n'en peuvent plus, ils traînent les pieds pour aller au travail. Ils n'ont plus la force de marcher. Nous sommes très fatigués et très faibles. Nous avons faim.

On en arrive à faire cuire des épluchures récupérées sur un tas de fumier, avec, parfois, une ou deux patates que nous avons réussi à soustraire à la vigilance de nos gardiens, pour les manger le soir.

Au travail, les gardiens sont très durs. Le chef de chantier (surnommé « le poisson-chat ») nous crie dessus sans arrêt, car nous n'allons pas assez vite dans le travail, selon lui. Tous les gardiens sont très durs, à l'exception d'un seul, qui se débrouille pour nous procurer des patates et de la choucroute achetées aux paysans.

Un peu plus tard, nous changeons de groupe. Là se trouve un chef de poste francophile. Il parle le français

aussi bien que nous. La méthode a changé et notre sort s'améliore. Nous apprendrons qu'il était contre les nazis.

Le temps passe. Presque huit mois sans nouvelles, cela devient insupportable. Certains sombrent dans la folie : c'est trop dur.

Noël 1940

Enfin, nous avons la joie d'apprendre que nos familles savent que nous sommes vivants. Quel soulagement !

Grâce aux premiers colis reçus, nous bénéficions d'un petit repas amélioré pour Noël.

Dans le même temps, les premières lettres de nos familles arrivent, le moral remonte. Il était temps, nous en avions grand besoin.

Huit, dix jours après, on nous donne du papier à lettres pour écrire à nos familles. Trois semaines plus tard, une première lettre arrive. Quelle délivrance de recevoir enfin ce que nous attendons depuis si longtemps.



Quelle joie de lire des lignes écrites par des êtres tant aimés et de recevoir des colis. Le moral revient.



Pose chez un photographe...
Photo reçue par colis pendant sa captivité

Voici donc les huit premiers mois de notre captivité.

Déjà on apprend que les prisonniers qui ont combattu à la guerre 14-18 vont être rapatriés pour rentrer dans leur foyer. Tout de suite, on se dit que bientôt ce sera notre tour, sûrement qu'ils vont nous rapatrier un petit peu plus tard, peut-être par rang d'âge ou par charge de famille.

Hélas, la réalité est tout autre.

Nous passons un hiver très rigoureux, il faisait moins 25°, moins 30° et parfois plus froid encore. La neige recouvre la terre depuis la fin du mois de novembre.

Le printemps finit par arriver. Nous sommes fin mars, début avril 1941.

Les Russes vont ^{entrer} entrés en guerre à leur tour. Cela nous donne un moment d'espoir... Vite reparti quand nous apprenons que les Allemands sont à Stalingrad.

Nous commençons à douter de tout.

Les prisonniers russes arrivent par trains entiers (dès juillet 1941). Ils sont dans un état squelettique, pire que nous.

Deux camarades décident de s'évader. Depuis une huitaine de jours déjà nous sommes tous au courant. L'aîné est de Montereau en Seine-et-Marne ; j'ai oublié son nom. Le plus jeune est de Bain-de-Bretagne. C'est le plus jeune de nous tous engagé pour la durée de la guerre.

Le jour de l'évasion, c'est un dimanche, il pleut, il est cinq heures du matin et tout est préparé.

Les fils de fer barbelés de la fenêtre du bâtiment sont coupés. C'est par là qu'ils doivent s'échapper.

Tout est prêt.

Le plus jeune saute par la fenêtre, mais il n'est pas à terre que déjà on entend des coups de feu siffler de toutes parts. Il est pris et n'oppose aucune résistance.

Son camarade d'évasion voyant cela, retourne immédiatement dans son lit pour faire semblant de dormir. Les gardiens font irruption dans la chambre, se dirigent directement vers son lit, soulèvent la couverture et le trouvent tout habillé.

Aucune illusion à se faire, ils ont été vendus.

D'ailleurs, nous l'apprenons de la bouche même d'un gardien, qui lui-même avait été fait prisonnier en 14-18, et trouvait qu'être dénoncé par un de ses camarades était ignoble et scandaleux. Il nous a raconté qu'il avait tenté à trois reprises de s'évader, sans résultat, mais que jamais il n'avait été

dénoncé par l'un des siens. Il n'a pas voulu nous dire le nom de ce faux-frère.

Trois ou quatre jours plus tard, un gars de Lorient était transféré dans un autre Kommando ; on a alors su que c'était lui qui avait dénoncé nos camarades.

A la Reichsbahn, le jour de Pâques 1941.

Nous mangeons à la cantine de la gare. Menu amélioré.

Nous sommes prêts à rentrer au Kommando. Nous sommes en rang. Le gardien crie « garde-à-vous ». Ce que nous faisons immédiatement.

Par inadvertance, j'ai la cigarette à la bouche.

Il vient vers moi et me flanque une de ces claques sur la figure !

J'en ai pleuré d'impuissance à ne pas pouvoir répondre.

Cette sentinelle était un salaud fini : le dimanche, avec lui, nous n'avions jamais d'arrêt : revue de ceci, revue de cela... toutes les vexations possibles.

Le 23 juillet 1941, à notre grande surprise, on nous annonce notre départ.

Les Russes vont prendre notre place sur le chantier. On nous répartit par groupes. Nous essayons de faire notre possible pour rester ensemble entre grands camarades. On nous envoie dans un Kommando de fermes, à Feldheim, dans la région de Brandebourg.

Dans les fermes à FELDHEIM

Nous arrivons à dix camarades dans ce patelin, pour ce nouveau Kommando.

Une fois encore, on nous fait mettre sur un rang, sur la place du village, face à la salle des fêtes.

Cet endroit sert de chambre dortoir et de réfectoire aux prisonniers déjà présents.

Nous sommes donc mis en rang et les fermiers allemands présents nous regardent, nous observent, nous dévisagent sur toutes les coutures. Chaque paysan choisit son homme et demande de préférence un cultivateur. Nous dirons tous que nous sommes cultivateurs (ce qui est faux). Et nous partons dans une ferme.

Il est quatre heures de l'après-midi, nous sommes le 23 juillet 1941 et c'est mon premier jour à la ferme.

La patronne me demande si j'ai faim. Elle me fait mettre à table. Je suis seul à table car les Prisonniers de Guerre (PG) déjà présents à la ferme sont à la moisson.

Là, stupéfaction : elle me sert du pain, du jambon, de la viande et une pile de gâteaux faits maison.

Je n'en reviens pas ! Cela fait vingt mois que je n'ai vu pareil festin. Je me gave. La patronne n'en croit pas ses yeux et me demande depuis combien de temps je n'ai pas mangé. Je lui réponds que depuis que je suis en Allemagne, pas une seule fois je n'ai mangé à ma faim. Elle ne me comprend pas.

En sortant de table, je pense qu'il va me falloir retourner au Kommando pour ramasser mes maigres bagages, mais la patronne me dit : « Komm mit mir » (viens avec moi).

Nous traversons les dépendances de la ferme, je vois des champs de seigle et d'avoine.

Elle me montre les hommes qui travaillent à la moisson et me demande d'aller trouver le chef (le propriétaire).

J'arrive donc et je dis « bonsoir », un des hommes me répond en allemand, l'autre en français avec un léger accent (c'est un Polonais).

A l'autre bout du champ il y a là deux autres camarades P.G., qui eux sont là depuis le début de la guerre.

Ils sont heureux de me voir et me questionnent sur la situation de guerre. Les nouvelles que je leur apporte sont des informations qu'ils connaissent déjà. Je n'en sais pas plus qu'eux.

Pour moi, une vie nouvelle commence.

Certes, la nourriture est bonne mais le travail est assez pénible et je n'ai pas l'habitude, alors je travaille au ralenti, ce qui m'attire quelques réflexions.

La vie s'étire toujours aussi morne et aussi triste.

L'attente encore et toujours.

Les seuls bons moments sont ceux passés au Kommando, entre copains.

Nous sommes plusieurs de la région nantaise et chaque courrier ou colis que l'on reçoit nous donne un peu de baume au cœur. On reçoit du courrier assez régulièrement et cela nous apporte du réconfort, car cela vient de « chez nous ».

Je peux raconter certaines anecdotes vécues au cours de ces quatorze mois où j'étais dans les fermes :

Les patrons de la ferme ont un fils unique, qui s'appelle Wilhelm. Il a neuf ans et dort dans la chambre de ses parents. La chambre se trouve située juste au bout de la cuisine. Dès mon arrivée, je remarque un rituel qui me déplaît profondément : tous les matins avec les camarades, alors que nous prenons notre café, le fils sort de la chambre, entre dans la cuisine et, en guise de « bonjour », il s'adresse à nous en disant : « Heil Hitler ».

J'interroge mes camarades qui me répondent que c'est comme ça depuis le début de leur séjour à la ferme.

Tous les matins c'est la même chose et ils m'avouent ne pas trop savoir quoi dire. Je leur dis que moi cela ne me plaît pas du tout et que dès demain matin, j'interviendrai.

L'un est d'accord car il est comme moi, « allergique » à ce bonjour. L'autre n'est pas vraiment d'accord, mais tant

pis, c'est décidé, je ne peux pas laisser faire ce gamin sans rien dire.

Le lendemain matin, le fils entre, comme à son habitude, il clame « Heil Hitler ».

Je l'appelle et je lui dis que son bonjour, je n'en veux pas, car moi, je suis prisonnier, donc ennemi et je lui apprends comment on dit bonjour en français. Je lui fais articuler « BONJOUR », il répète « bon-chour » et je lui dis que désormais c'est ce « bonjour »-là qu'il devra nous dire et pas autre chose. Il répond par l'affirmative et c'est ce qu'il dira par la suite.

Mais, la grand-mère qui a entendu toute notre conversation n'était pas contente. Elle prend le gosse et le fait sortir. J'aime mieux vous dire qu'à partir de ce jour là, la « Gross-Mutter » ne me portait pas dans son cœur. Je savais que je l'avais blessée dans son amour pour le dictateur, ce qui n'était pas pour me déplaire et je dois bien avouer que même, cela me réjouissait.

A propos du camarade qui était d'accord avec moi pour intervenir, j'ai su plus tard que le pauvre malheureux avait été libéré, comme veuf (il avait deux enfants à charge). Par la suite, il est entré dans le maquis. Hélas, il a été repris et il est mort dans un camp de concentration à Dachau.

Il faut aussi que je raconte une autre anecdote en ce qui concerne le Kommando des fermes :

C'est un dimanche matin, au lever du jour vers cinq heures trente. Le gardien vient nous dire « auf stehen » (debout). Bien sûr, certains se lèvent rapidement, mais quelques-uns (dont je fais partie) tardent à se lever.

Le gardien, vexé, prend les noms de tous les retardataires et il nous annonce que ceux-là n'auront pas de papier à lettres pour écrire à leur famille.

Nous n'y croyons pas.

Mais dans l'après-midi c'est la distribution du courrier, sauf pour les récalcitrants.

Il n'y a pas pire punition que celle de ne pas écrire à nos familles.

Alors là, les camarades du Kommando sont unanimes : c'est tous ou personne ! Alors, ce sera personne et les camarades rendent leur papier à lettres.

Le soir arrive, il faut aller donner à manger aux bêtes à l'écurie. D'un commun accord, personne ne bouge.

Le gardien voyant cela met la baïonnette au canon et essaie de nous faire aller dehors. Devant le résultat négatif, il se met en colère et décide de nous enfermer dans l'appentis à charbon.

Il appelle alors les « Bauers » (nos patrons cultivateurs), pour tenter de nous convaincre d'aller soigner les bêtes.

Nous leur disons que si le gardien donne des lettres à tous, nous irons immédiatement...

Après discussion entre les gardiens et les paysans, ils acceptent de donner les lettres à chacun d'entre nous.

C'était gagné ! Alors, tous en chœur, nous entamons le chant de la Marseillaise.

Encore une petite anecdote qui vaut la peine d'être racontée, mais celle-ci elle aurait pu tourner au drame.

C'était un dimanche soir, vers huit ou neuf heures au Kommando.

Les uns jouent aux cartes, à la belote ou à la coinchée, d'autres lisent ou discutent, lorsque de l'autre côté de la cloison, on entend des Allemands (civils et militaires) qui font la fête.

Le poste de radio fonctionne et tout à coup nous entendons parler en français.

C'était probablement la radio suisse ou la BBC et nous entendons ces paroles : « *Le nazi, ce poisson infecte qui nage entre deux eaux...* ».

Alors, dans la baraque, parmi les prisonniers c'est le déchainement, le délire, ça crie, ça hurle, ça chante...

Pendant de l'autre côté de la cloison les Allemands ne s'entendent plus parler et nous demandent de nous taire. Voyant que rien n'y fait, ils

reviennent armés, ce qui a pour effet de nous faire encore plus rire.

Plus ils nous disent de la fermer et plus on rit.

Néanmoins, devant leur air menaçant, nous nous calmons un peu, sauf deux des camarades qui continuent à faire du bruit.

Un des gardiens va se jeter sur eux, alors qu'ils étaient allongés sur leur lit. Armé de sa baïonnette, il les menace en criant.

Tout à coup et je ne sais pas pourquoi, je crie aux gardiens « Halt Sknaus ! » (ferme ta gueule).

Un des gardiens a reconnu ma voix car il se retourne et dit :

« Das ist Lamy ! ».

Il s'avance vers moi, je suis couché et il vient me mettre la baïonnette sur le ventre.

Là, j'avoue que j'ai réellement eu peur car je savais que cette sentinelle avait déjà blessé un prisonnier.

Heureusement pour moi, il s'est ressaisi et est parti très vite.

Le lendemain matin, il est venu s'excuser car, me dit-il « *je suis très nerveux, je ne parviens pas toujours à me maîtriser et j'ai déjà blessé un prisonnier dans un autre Kommando* ». C'était vrai, je le savais. Cette sentinelle était un Sudète. Cette fois, pour moi, ça c'est bien terminé.

A part ces petites bagatelles, la vie continue, toujours aussi monotone.

C'est la deuxième saison et la fin de la récolte des pommes de terre.

Un beau jour, on nous annonce que certains vont partir en « Fabrik », me voici content, mais, erreur, je ne suis pas sur la liste de ceux qui doivent partir, alors que les copains de ma région s'en vont.

Je veux rester avec eux. Je fais part de mon souhait à mon « Bauer », mais rien à faire. Il me répond que je ne serai pas si bien ailleurs.

Alors, je décide de ne plus travailler du tout. Deux jours, trois jours passent, je ne fais absolument plus rien !

Le patron essaie de me faire revenir sur ma décision.

Je dis « NON ». Il me rétorque qu'en usine je ne mangerai que des patates et des rutabagas (ce qui est vrai).

Cela a duré quatre jours, mais devant ma détermination, il a téléphoné à l'officier de contrôle et ils m'ont mis sur la liste de départ.

Pour être tout à fait honnête, je dois reconnaître que, par la suite, j'ai eu un peu de regret, mais il était trop tard pour revenir sur ma décision.

Il est vrai que dans les fermes où nous étions plusieurs camarades nantais, à part quelques différents, nous n'avons jamais été maltraités et ce qui était sur la table des patrons était sur la nôtre.

Je partais pour travailler dans une usine de poudre et de munitions...

18 novembre 1942 – nouveau Kommando La Wasag – Pulwer à Reinsdorf – Wittenberg

Stalag IV D – Jean Lamy - Matricule 40657.

Nous arrivons vers midi, pour notre nouveau destin.

Le Kommando est réparti en deux baraquements séparés de cinq cents mètres environ. Comme au camp, des grands barbelés nous encerclent. Cela me fait mal sur le coup, mais il faut bien s'y faire.

Ici nous sommes environ cent cinquante hommes par baraque. Certains prisonniers sont là depuis le début de la captivité, d'autres sont passés et repartis ailleurs.

Les prisonniers présents sont heureux de nous accueillir. Il y a sept ou huit gardiens.

La vie devient plus difficile car nous sommes à cinq cents mètres de l'usine et un gardien nous surveille en permanence.

A notre arrivée, en traversant l'usine, nous n'en croyons pas nos oreilles : des civils viennent nous parler en français.

Cela faisait tellement de temps que nous ne le parlions qu'entre nous... Hélas, désillusion immédiate : ce sont des Français travailleurs volontaires en Allemagne. Ils ne sont pas revenus deux fois, car on les a traités de tous les noms. Pour nous, ce sont des traîtres, les hommes, à tendance clochards, et les femmes, des filles de mauvaise vie.

Le jour de notre arrivée, les « anciens » nous montrent où sont les places libres au réfectoire.

Deux de mes camarades et moi allons faire équipe avec quatre des anciens pour devenir les plus grands camarades, un autre arrivera quelques mois plus tard.

C'est à ce moment que les noms de Marcel Lebon et Jean Lamy vont s'accorder.

Nous sommes comme deux frères dès ce moment et jusqu'à la fin de la captivité. Après, nous resterons l'un pour l'autre, les plus grands amis. Nous resterons en contact et nous continuerons à nous voir tous les ans, malgré les quatre cents kilomètres qui nous sépareront par la suite.

Donc, dès notre arrivée, nous allons désormais faire équipe avec nos voisins de table. Nous serons sept à nous partager nos colis.

Ce qui sera à l'un sera aux autres. Nous sommes sept et nous ne faisons qu'un seul. Une belle fraternité.

Mais les conditions de vie sont désormais assez mauvaises.

Nous travaillons à l'usine à la fabrication de la matière première de la poudre de munitions.

Nous faisons les 3x8.

Certains ont la chance d'avoir des postes à peu près potables mais ce n'est pas le cas pour la plupart d'entre nous.

Les chefs d'équipe sont plus ou moins bien (plutôt moins).

A la fabrication de la poudre, on nous somme de suivre le débit des machines, mais nous, nous nous efforçons de travailler au ralenti, ce qui ne va toujours pas pour le rendement demandé par les Allemands.

Le contremaître est un nazi acharné.

Il arrive que parfois nous ne suivons pas le cours du travail, alors là il crie, nous injurie, mais cela ne nous fait pas aller plus vite pour autant.

Et cette vie continue ainsi, pendant un an. Je suis lassé d'être toujours au même poste, j'en ai assez ! C'est à ce moment qu'un fait tragique se produit, suite à une bagatelle.

Le contremaître (ce « schleu, un nazi cent pour cent ») s'en prend à un camarade et il lui assène un coup de barre de fer sur la tête. Sa mort est instantanée. Ce camarade, un nommé Riou, était Breton, il venait de Saint-Pol-de-Léon.

Nous sommes pétrifiés de stupeur et glacés d'effroi. Ce pauvre camarade, tué, assassiné, est enterré près de notre Kommando. Nous assistons presque tous à son enterrement, à l'exception de ceux qui doivent travailler.

Il faut dire aussi que l'un des camarades (Rozec, un gars du même village que lui), en voulant lui porter secours a failli subir le même sort. Heureusement, ça a été moins grave, mais il a quand même fait trois mois d'hôpital.

Un soir, à quelque temps de là, c'est en mars (ou début avril, je ne peux le dire avec précision), nous arrivons avec les camarades pour le travail de nuit.

Mon compagnon et moi, nous commençons notre travail sur la machine habituelle, mais en face, sur l'autre machine, il n'y a personne.

Il manque deux personnes.

Nous voyons arriver cette brute de contremaître. Il veut nous faire changer de place.

On se rebiffe et on refuse. Il s'éloigne un instant et revient avec deux autres Allemands et nous impose : « *Vous allez travailler ce soir, de l'autre côté.* » Nous refusons catégoriquement car pour nous c'est du travail supplémentaire.

Comme je suis le plus récalcitrant, le contremaître fou de rage, me prend par l'épaule pour m'emmener de force sur l'autre machine. Je me secoue pour me libérer. Et c'est alors que la colère me prend et je l'attrape par le col de son paletot. Il me bouscule à son tour et je saisis sur mon passage un pilon en aluminium que je lui lance sur les pieds. Sans le toucher. Les copains nous séparent et tout rentre dans l'ordre.

Dès le lendemain matin, de retour au Kommando, j'appelle l'homme de confiance (c'est lui le responsable de nous tous auprès des gardiens) et lui fais part de l'incident.

Il en informe à son tour le chef de poste qui me fait appeler. Je lui dis que mes rapports avec le contremaître sont des plus mauvais et que je ne veux plus travailler avec cet homme, car il est dangereux. Je lui rappelle que quelque temps auparavant il a tué notre camarade.

L'adjudant allemand me demande d'y retourner quand même, le soir même, et me précise qu'il m'accompagnera à l'embauche.

C'est ce qu'il fit.

Une discussion assez dure s'engage entre les deux hommes. L'adjudant le menace de ne plus lui confier de prisonniers. Le contremaître ne nous adressera plus la parole.

Mais pour moi c'est trop, je ne tiens plus. Je décide de me faire porter malade. Je me rends à l'infirmerie de l'usine.

C'est presque un petit hôpital, car l'usine emploie à elle seule près de vingt mille personnes. Je voyais le

médecin, c'était un homme bon pour nous.

Pendant une huitaine de jours j'ai pu me reposer, puis il fallut retourner au travail. Mais, je retournais deux fois par semaine à l'infirmierie.

J'ai quand même eu de la chance, car grâce à ce docteur, j'ai réussi à changer de travail.

Je suis parti travailler à la menuiserie où je comptais d'autres copains.

J'y suis resté jusqu'à la fin de la captivité.

Là, j'étais plutôt tranquille car le chef de la menuiserie était un antinazi.

Le temps nous paraît si long et pourtant les mois passent.

Nous sommes en 1943.

La guerre fait toujours rage.

En Russie, les Allemands subissent de sérieux revers. Les Américains sont en guerre.

Cela nous donne un peu d'espoir.

Les Anglais et les Américains bombardent Berlin et ses environs, d'abord la nuit puis en journée.

Certains Allemands commencent à se rendre compte que la guerre est presque perdue et qu'à leur tour, ils subissent les horreurs de la guerre.

Nous voici dans notre cinquième année et la guerre continue. Les Allemands reculent un peu partout en France.

La vie est dure aussi en France avec les bombardements. J'apprends par le journal « Le Phare » que l'on reçoit ici parce qu'il collabore avec les Allemands, que Nantes a été bombardée.

C'est comme cela que j'apprends que la sœur de ma femme et sa petite fille de dix-huit mois sont mortes. L'immeuble où elles habitaient a été soufflé par un bombardement.

Cela me fait un grand choc.

Malgré cela nous attendons toujours, pour nos familles, comme pour nous.

Cette longue séparation est une épreuve si terrible qu'il faut l'avoir vécu pour le comprendre.

Noël 1943

Nous avons eu une messe de minuit au Kommando avec un peu de musique.

Vers trois heures du matin nous mangeons un menu que nous avons préparé avec les conserves de nos colis.

Mon grand copain (Marcel Lebon) me dit qu'hier il a tué un lapin, et qu'il l'a donné au cuistot pour le préparer et le faire cuire.

Cela m'étonne un peu car, ordinairement, c'est moi qui les fais cuire lorsqu'on en tue un.

Le repas se passe bien et nous avons même réussi, à nos risques et périls, à faire venir trois civils STO (de la région de Nantes) en leur prêtant des habits militaires pour qu'ils ne soient pas reconnus.

Donc tout se passe bien.

Le repas se termine quand mon copain se met à « miauler ».

Nous avons tout de suite compris l'allusion : nous venions de manger du chat.

Nous avons bien ri et, tout compte fait, ce n'était pas si mauvais.

Le jour de l'An 1944 se passe sans histoire.

Les mois passent. Le printemps arrive.

Un camarade me confie qu'il a décidé de tenter sa chance et qu'il va s'évader.

Il fait partie des sept camarades du groupe avec lesquels nous partageons tout, depuis notre arrivée dans ce stalag.

Pour l'avertir contre tout risque de dénonciation, je lui raconte l'histoire des deux camarades qui avaient décidé de s'évader dans le Kommando des

fermes et je lui conseille de n'en parler à personne et moi-même, je lui promets le secret.

Son évasion est un peu spéciale.

Depuis un mois, ce camarade reste faire le nettoyage des dortoirs et des réfectoires. Il ne sort pratiquement plus.

Auparavant, quand il travaillait à l'usine, il avait connu une femme, une volontaire STO, avec laquelle il avait eu une relation.

Cette femme fréquentait les Allemands et elle réussit à lui obtenir une carte de permission.

Il projette donc de s'évader en se faisant passer pour un volontaire STO en permission.

Il fallut d'abord remplacer la photo du vrai propriétaire de la carte par la sienne. Cela nous a pris deux mois.

Ensuite, il a fallu attendre un train de permissionnaires STO.

Nous apprendrons la date, deux jours avant le départ. Mais, il lui manque de l'argent allemand pour partir.

Je lui donne les cent marks que je possède, mais ce n'est pas suffisant. Je propose de mettre mon plus grand camarade dans le secret, car je suis sûr de lui et je sais qu'il dispose d'un peu d'argent. Il est d'accord.

J'explique donc à mon meilleur camarade (Marcel Lebon) ce projet d'évasion qui se prépare depuis deux mois.

Il marche dans la combine, tout en s'étonnant quand même de ne pas avoir été mis dans la confidence avant.

La veille au soir du jour J, je réussis à prendre les clés de la porte du réfectoire. Pour la porte donnant sur la cour et celle qui ouvre la barrière de barbelés, rien de plus simple : il y avait longtemps que nous en avions fait des doubles.

Toute la nuit, je fais le guet, pour que le camarade qui s'évade le lendemain matin puisse se reposer.

Quatre heures du matin, c'est l'heure !

Il faut partir avant le lever du jour. Au moment du départ, il appréhende de partir. La peur le retient.

J'ai pris sur moi pour le forcer à se décider et je lui dis qu'il n'est plus temps de reculer.

Il est parti sans trop y croire et moi non plus je n'y croyais plus trop.

J'ouvre les portes. Personne nulle part. Il file en vitesse.

Le plus dur c'est de sortir du Kommando sans être vu ni des gardiens, ni des habitants d'en face.

J'ai tremblé pour lui jusqu'à ce qu'il soit hors de vue du Kommando.

Ensuite, je suis rentré me coucher.

Nos gardiens ne se sont rendu compte de son absence que le lendemain soir. Il était déjà loin et roulait sur Paris.

Un mois après, j'ai reçu une petite carte avec quelques mots dessus : « un bonjour de Paris, mais je file ».

Je me souviendrai toujours de son nom : Lecavellé (surnommé Pinoche). Mars 1944, évasion réussie.

Le temps a passé, les événements ont tourné.

Les Russes sont en Silésie et les Américains en France.

Là notre moral remonte au beau fixe.

Les Allemands reculent de partout.

Au mois de Juin, le débarquement. Les alliés avancent.

Mais nous voilà isolés de nos familles car le courrier ne passe plus, à l'exception de quelques lettres qui arrivent par la Croix Rouge.

Ce qui nous a le plus frappé, c'est la dernière offensive allemande, jusqu'à Bastogne.

Mais si cela nous fait un choc nous avons confiance, pensant que les alliés allaient repasser à l'offensive. Ce qu'ils ont fait.

Noël 1944

C'est le quatrième Noël passé ici. Que le temps me paraît long.

Pourtant nous faisons une petite fête avec de la musique et de la danse.

A minuit, un repas amélioré avec ce que l'on a gardé de nos colis, en prévision de ce Noël.

A nouveau, comme l'année dernière, repas spécial avec du chat au menu. Cette fois, c'est moi qui l'ai préparé.

Nous en faisons profiter plusieurs camarades, mais nous ne leur dirons que plus tard ce qu'ils ont mangé.

En effet, pour nous, qui savons ce que nous avons dans notre assiette, il faut bien avouer que celui là passe beaucoup moins bien que celui de l'année dernière.

Nous voici début 1945

Les Allemands sont désorientés et ont peur surtout des Russes qui avancent très vite.

Nuit et jour et même plusieurs fois par jour, l'aviation alliée ne cesse de bombarder un peu partout.

Nous sommes à la fois heureux et inquiets.

Nous travaillons dans une fabrique de munitions qui jusqu'ici n'a pas été touchée, mais un accident est si vite arrivé. Il pourrait faire ici beaucoup de victimes.

Nous avons hâte que cela se termine.

Cela fait six mois que le courrier ne passe plus et nous n'avons plus aucune nouvelle de nos familles.

Les Allemands sont de plus en plus inquiets.

Sur les murs partout on voit s'afficher un slogan nazi, en lettres énormes, qui mesurent plus d'un mètre de hauteur :

« Sieg oder Siberien » (La victoire ou la Sibérie).

Ils ont une peur terrible de voir les Russes arriver en premier. C'est d'ailleurs ce qui se produira ici.

D'autres Allemands, peut-être pour se rassurer, nous disaient : « On va s'allier avec les Américains pour casser la gueule aux Russes ». Cela a le don de nous faire rire !

Avril 1945

Les Américains sont à Erfurt, à deux cents kilomètres de nous, et les Russes continuent d'avancer très vite aussi.

Nous ne savons plus où nous en sommes.

Les alertes se succèdent à une vitesse effarante. Parfois plus de vingt fois par jour. Plus même encore. Les avions sont là en permanence.

Dans la nuit du 11 au 12 Avril vers dix heures du soir, un très violent bombardement se produit à une quinzaine de kilomètres, dans la petite ville de Coswig.

Fusées éclairantes, bombes au phosphore... Des avions qui passent à très basse altitude, juste au-dessus de nous. Nous pensons que le bombardement va nous toucher.

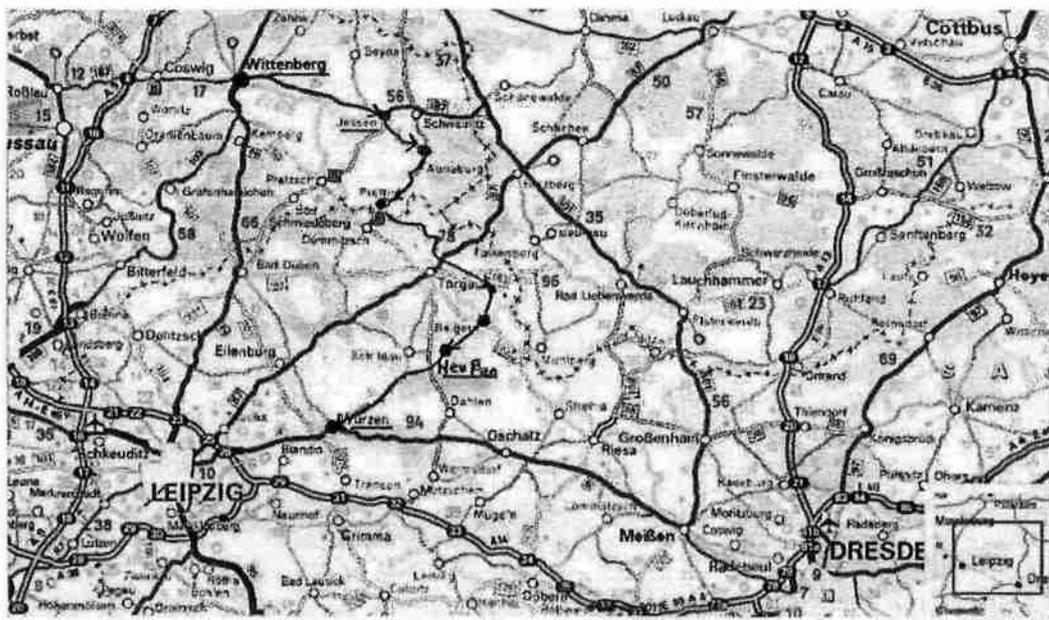
Précipitamment, nous quittons nos baraques pour nous réfugier dans un bois à quelques centaines de mètres de notre Kommando.

Nous restons là pendant une heure au moins, puis le calme revient pour quelques heures.

Nous pouvons enfin dormir un peu.

Le 12 avril au matin, nous repartons à l'usine, comme d'habitude.

Nous apprenons que les Américains sont à Magdebourg.



Les 10 derniers jours de captivité
14 avril 45 : Départ de Wittenberg
24 avril 45 : Arrivée de Wurzen et prise en charge par les Américains

13 Avril 1945

Depuis plusieurs jours nous sentons que l'étau se resserre.

Les alertes se succèdent rapidement. Le 13 avril, deux heures après notre arrivée à l'usine, on nous fait évacuer.

On nous prévient qu'il faut retourner au Kommando.

Nous obéissons avec empressement car nous savons que la fin approche.

Nous rentrons au Kommando. On nous annonce notre départ pour demain matin, huit heures.

Nous rassemblons ce que nous possédons, c'est-à-dire peu de choses et la nuit arrive sans que nous puissions fermer l'œil.

Le soir, nous sommes prêts pour le départ le lendemain vers une destination inconnue.

Toute la nuit la ronde des avions se poursuit. Aucune interruption. On entend çà et là des mitrillages.

Quel va être notre destin ?

14 Avril 1945 – 8 heures du matin

Fin de notre séjour au Kommando W28 Stalag IV D.

Départ du Kommando.

Adieu donc à cette baraque qui fut pendant deux ans et demi notre dortoir et réfectoire.

Les Allemands qui habitent à côté du Kommando, nous regardent partir et nous adressent un geste amical.

Ils savent que pour eux désormais c'est l'occupation qui les attend et surtout l'arrivée probable des Russes dont ils ont si peur.

1^{ère} étape : Wittenberg – Jessen (quarante kilomètres)

Nous marchons.

Une heure et deux kilomètres plus tard, nous arrivons au lieu de rassemblement de tous les prisonniers PG de la région de Wittenberg.

Les bombardements et les mitraillages sont choses courantes et pour nous, la route est incertaine.

Le danger est partout.

Au départ, un bombardement nous frôle, mais heureusement, pas de dégâts. Les avions nous survolent. Nous pensons qu'ils ont dû nous reconnaître car ils repartent sans avoir mitraillé.

Nous nous retrouvons deux mille, peut-être deux mille cinq cents P.G., c'est difficile de se rendre compte avec précision. Sur la route en direction de Torgau (où nous n'irons pas) c'est l'exode.

Dès le départ, un bombardement éclate. Heureusement, pas de dégâts.

Le long du parcours viennent se rajouter d'autres Français, des Anglais, des Russes, des Italiens, des Polonais, des Américains.

Tous étaient des prisonniers et nous sommes tous réunis.

Nous sommes accompagnés par nos gardiens, mais l'horreur pour nous c'est qu'en fin de peloton, un SS avec sa mitraillette ferme la marche.

Il a ordre de tirer sur tout ce qui lui paraît suspect.

Celui qui ne pourra pas avancer et suivre le groupe sera abattu sans merci.

Le risque est grand pour les Russes et les Italiens qui sont très faibles et plusieurs d'entre eux y resteront.

Nous marchons ainsi toute la journée, trente-cinq à quarante kilomètres.

Nous mangeons ce que nous avons gardé des derniers colis remis par la Croix Rouge.

Arrivée à Jessen à la tombée de la nuit.

Nous campons dans une carrière de sable, mais il fait très froid et nous ne pouvons pas dormir.

15 avril 1945 : Jessen – Annaburg (quarante-cinq kilomètres)

Nous repartons sur les routes dès six heures du matin.

En chemin, quelques balles nous sifflent aux oreilles.

Nous passons tout près d'une gare. Un convoi militaire, conduit par les Anglais, bombarde et mitraille la zone.

Nous ne sommes guère rassurés.

Le train est bloqué, la voie ferrée étant détruite.

Nous, nous reprenons notre route.

Mais nos ravitaillements s'épuisent.

Nous devons donc chercher des vivres dans les fermes ou chez l'habitant. Nous n'avons pas de mal pour le ravitaillement, car beaucoup sont partis en laissant ce qu'ils avaient derrière eux. Ceux qui restent dans leurs fermes nous laissent faire et pleurent en voyant ce qui leur arrive.

Vers seize heures, nous faisons étape dans un village qui s'appelle « Annaburg ».

On nous installe dans un collège désaffecté.

Là, on nous distribue un colis de la Croix Rouge à se partager en cinq.

A ce moment-là, un groupe de prisonniers américains arrivent et nous racontent qu'ils viennent de perdre plusieurs de leurs camarades.

Nous avons tous la même hantise, celle d'être pris pour des Allemands.

C'est par malheur ce qui vient de se produire pour eux. Ils ont été reconnus mais trop tard.

Fin de la 2^{ème} étape.

16 avril 1945 : Annaburg – Rosenfeld (étape très longue)

C'est l'étape la plus longue.

Toujours cette colonne qui s'étire.

Les uns avancent, les autres sont plus fatigués et ils ont de la peine à suivre.

Mais tous nous avons à l'esprit qu'en fin de peloton le SS est là derrière et qu'il nous suit. Il faut toujours marcher.

Pour nos sentinelles (nos gardiens) ce SS n'est pas le bienvenu, car ils savent que la fin est proche et qu'à leur tour ils vont être faits prisonniers.

Cette étape est longue et très pénible.

Nous sommes très, très fatigués et pourtant nous gardons le moral car nous savons que la fin de notre calvaire est proche.

Nous arrivons à la tombée de la nuit dans une petite bourgade. Notre cantonnement se dispose au bord d'un petit étang.

On se débrouille pour trouver un peu de paille dans les granges aux alentours pour se protéger du froid.

Même si on a du mal à dormir, comme le silence n'est pas troublé par les coups de canons ou par le bruit des avions, la nuit est calme et notre moral est bon.

17 avril 1945 – 19 avril 1945 – Rosenfeld – Arzberg

Comme les jours précédents, nous avançons.

Nous ne voyons que très peu d'avions. Notre chemin nous rapproche des Russes et on se demande vers quelle destination on nous emmène.

Cette étape sera tragique.

A notre arrivée, on nous installe dans une vieille usine où nous devons rester deux jours.

Comme nous sommes fourbus de fatigue et qu'on a un sérieux besoin de se reposer, c'est plutôt une bonne nouvelle.

Le lendemain, en fin de soirée, une escadrille de bombardiers légers passe au-dessus de nous pour bombarder un poste émetteur allemand qui fonctionnait encore. Nous nous en réjouissons.

Nous regardons passer les avions et nous pensons qu'ils nous ont reconnus. La soirée s'avance tranquillement. Nos sentinelles nous engagent à nous reposer. Il fait moins froid que ces jours derniers et nous disposons enfin d'un toit.

20 avril 1945 - Arzberg – Blumberg

Le lendemain matin, vers neuf heures, nous sommes surpris car le bombardement du même poste émetteur recommence. Nous regardons toujours, à notre grand tort car, oh, horreur, vers dix heures, un des avions revient sur nous, pour mitrailler des Allemands qui se trouvent à deux cents mètres de nous et qui, eux, se croyaient protégés de par notre présence.

Par malheur, les balles atteignent et tuent quatre de nos camarades, dont deux de mon Kommando, et font plusieurs blessés.

Nous sommes consternés. Mourir ainsi, si près de la fin de la guerre, après cinq ans de captivité, cela nous fait froid dans le dos.

Nos sentinelles décident alors de faire évacuer le camp pour nous faire repartir sans attendre. Dès le début de l'après-midi nous reprenons la route, pour quitter ce lieu maudit.

Nous marchons pendant quelques heures puis nous stoppons dans un petit bois de sapins.

Les avions nous ont aperçus et nous survolent à basse altitude. A toute vitesse, plusieurs d'entre nous brandissent des draps en guise de drapeau blanc. Là, ils nous ont reconnus et disparaissent.

Nous nous remettons en route, une fois de plus, et nous marchons toute la nuit, à travers les bois et les champs. Cette étape est très dure, car nous marchons dans la nuit et les chemins sont très mauvais.

Marcher, toujours marcher. Combien de kilomètres parcourus ? Nous ne pouvons le dire.

Enfin, au petit jour, nous faisons halte dans une petite forêt. Nous arrivons à destination très fatigués.

Nous nous trouvons à deux kilomètres de l'Elbe, qu'il nous faudra traverser demain pour trouver à manger, car aujourd'hui nous sommes dans les bois et nous ne pouvons pas nous ravitailler.

21 avril 1945 – Blumberg – Neußen

Nous nous mettons en marche vers dix heures du matin.

Le fleuve Elbe est à deux kilomètres. Nous parcourons à peine un kilomètre lorsque des obus russes éclatent en plein champ, à environ un kilomètre de nous. Les Russes avancent rapidement et les Allemands ont peur.

Nous nous ne sommes pas rassurés car nous sommes en rase campagne et nous craignons d'être pris pour des Allemands en déroute.

Nous attendons plus d'une heure au bord de l'Elbe avant de la franchir.

Sans doute nous a-t-on reconnus car l'artillerie cesse et tout devient silencieux.

Cela nous engage à passer le fleuve le plus rapidement possible et nous traversons l'Elbe à Belgem, sur un pont de bateaux, sans encombre. De l'autre côté nous respirons déjà mieux.

Nous avons le sentiment de tourner enfin le dos à ce que nous avons dû traverser pour arriver jusque là.

Même le paysage est plus avenant. Cette jolie bourgade s'appelle Neußen.

Face à nous, au pied d'une petite colline, d'autres prisonniers de guerre, déjà arrivés, nous accueillent.

Parmi eux, je reconnais avec plaisir deux camarades de la région de Nantes. Nous restons là jusqu'au lendemain après-midi. Nous entendons les canons de toutes parts.

22 - 23 avril 1945 – Neußen – Camp de Schemitz

Nous repartons donc. On se demande combien de temps cette marche forcée va durer et surtout quand elle va enfin s'arrêter.

Nous parcourons une bonne quinzaine de kilomètres mais toujours sans savoir où nous allons. A notre grand étonnement, on nous fait pénétrer dans un camp des jeunes filles hitlériennes.

Là, il y avait déjà beaucoup de monde. Nous y resterons deux jours.

Nos sentinelles nous préviennent que demain nos camarades PG russes ne seront plus avec nous. On va nous séparer. Pourquoi ? Nous ne le saurons jamais.

Nous passerons la nuit dans ce camp.

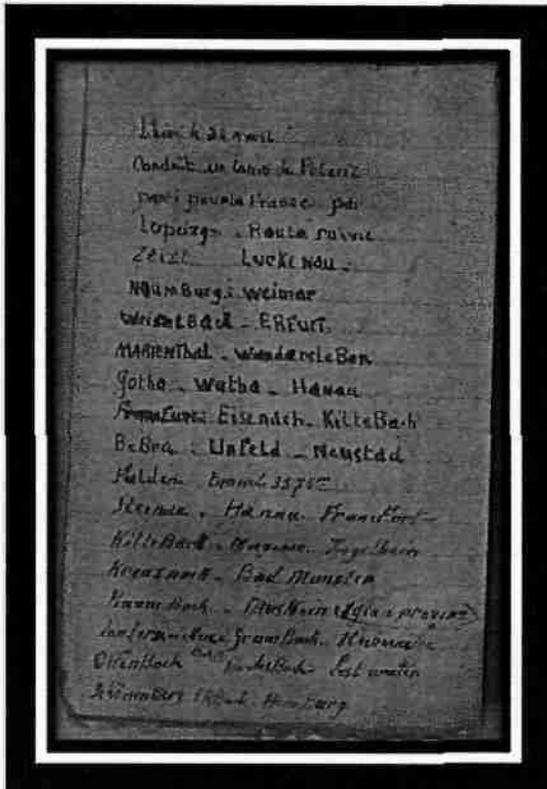
Nos gardiens de Kommando nous préviennent aussi qu'ils n'iront pas plus loin avec nous. Nos routes se séparent car, disent-ils, « les Américains, sont à cinq kilomètres d'ici ». Cela nous réjouit car nous pensons enfin être arrivés au terme de ce terrible parcours. Nous passons la nuit dans ce camp.

24 avril 1945 Camp de Schemitz

Le lendemain matin, au réveil, c'est la réalité : il n'y a plus aucune sentinelle : nous constatons que le SS qui nous suivait depuis le début a disparu sans laisser de trace. Nos sentinelles aussi sont parties. Nous sommes sans gardien.

Cela nous redonne espoir. Nous aimerions tellement, mais n'osons y croire.

Huit heures du matin. Tout à coup, des aumôniers et un officier français viennent vers nous et nous annoncent que les Américains sont à quelques kilomètres, de l'autre côté de la Mülde, petite rivière qui se jette dans l'Elbe.



Original : détail d'une partie de l'itinéraire de retour.

Comme prévu nous partons. Nous avançons sur la route.

Cette fois, nous sommes sûrs que la libération est là.

Nous sommes quinze mille, peut-être plus. Sur le chemin, nous croisons des chars allemands et du matériel de guerre détruits. Mais pas un coup de canon, pas d'avions. C'est le silence. Tout est calme.

Nous nous arrêtons au bord d'une route. A ce moment, un groupe de soldats allemands nous double.

Ils ont l'air débraillés, ne transportent ni armes, ni bagages. Je demande à l'un deux où ils vont. Il me répond « Wir Hausen » (à la maison).

En réalité, ils vont se constituer prisonniers aux Américains, qui sont de l'autre côté de la rivière.

Cela nous donne de la joie au cœur. Ce jour tant attendu depuis cinq ans serait enfin arrivé.

Nous repartons donc et à notre tour, nous passons un petit pont qui enjambe une petite rivière « La Mülde ».

Et là... Nous voyons le premier Américain qui est là en occupant.

Alors la joie nous déborde et nous l'assailons. Nos libérateurs sont là.

Nous rions, nous pleurons. Nous sommes presque fous, tellement l'émotion est grande.

Enfin, la liberté est là, quelle délivrance, quelle immense joie !

Cette fois nous sommes libres, libres, libres... Imaginez ce que cela veut dire après cinq ans.

Je regarde l'horloge de la petite église. Il est midi dix.

Pas un jour nous nous ne pourrions oublier ce moment : la fin d'un calvaire qui a duré cinq ans.

Nous sommes à Wurzen, le 24 avril 1945, il est midi dix et ... je suis libre.

Pantois, les Allemands présents regardent la scène. Et quelle joie pour nous de les voir lever les bras en l'air, pour se rendre. Nous nous sentons délivrés d'un grand poids. Alors et pour les narguer, nous leur disons : « Heil Hitler ».

Avec les Américains

Les Américains nous prennent en charge. Nous traversons la petite ville de Wurzen, située sur la « Mülde ».

Nous arrivons dans un grand champ où nous sommes accueillis par d'autres soldats qui nous donnent du pain, des conserves, de la boisson et même une bouteille de « gin » pour huit.

Nous continuons notre périple. Nous traversons deux ponts sur des passerelles de fortune puisque les ponts d'origine ont été détruits par les Allemands. Des prisonniers allemands passent avec nous, mais eux doivent traverser la rivière en marchant dans l'eau, qui leur arrive jusqu'à la ceinture.

C'est la loi de la guerre : à leur tour de connaître les humiliations. Cela nous met en joie !

De l'autre côté de la rivière, il nous faut prendre la route pour nous rendre dans un camp d'aviation. Comme il n'y a pas suffisamment de camions nous devons continuer à pied.

Les camions nous prennent au fur et à mesure des possibilités. Nous marchons donc une dizaine de kilomètres avant d'embarquer dans l'un d'eux.

Cela nous soulage bien car nous sommes très fatigués. Nous roulons ainsi pendant une vingtaine de kilomètres. Il fait nuit lorsque nous arrivons dans le camp d'aviation de Blenz où gisent au sol un tas d'avions détruits par l'armée allemande.

Par chance, mes camarades et moi nous trouvons, dans un bâtiment, une petite pièce vide que nous nous empressons d'occuper pour y passer la nuit. Dès le lendemain, nous installerons des matelas car c'est dans cet endroit que nous vivrons pendant trois semaines, jusqu'à notre rapatriement.

Nous sommes très nombreux dans ce camp et les Américains n'ont pas eu le temps de faire le nécessaire pour subvenir à notre ravitaillement.

Nous allons donc dans les villages aux alentours et c'est le pillage.

Tout y passe ! Les vaches, les cochons, les poulets, les lapins... Le village est mis à sac ou à peu près. Je me souviens qu'il y avait un troupeau d'environ deux cents moutons lorsque nous sommes arrivés. Un quart d'heure plus tard, il n'y en avait plus aucun.

Il faut dire que nous étions environ dix mille dans ce camp.

Cela me fait un peu mal au cœur quand même de voir ces pauvres paysans ainsi dépouillés de tout leur bien.

Dans leurs fermes, ces pauvres gens ne sont pour rien dans cette guerre, qui a déjà fait tant de mal... Mais il nous faut bien manger...

Deux jours après, le ravitaillement arrive et désormais nous n'avons plus qu'à attendre le départ.

Trois semaines s'écoulent avant notre rapatriement. On trouve le temps long.

Au départ, nous devions rentrer en France en avion, mais finalement c'est par le train que nous rentrerons.

8 mai 1945

Les premiers départs pour la France doivent s'effectuer ce matin. Nous espérons suivre de très près. Depuis que nous sommes arrivés au camp, il pleut et il fait très froid. Aujourd'hui, le temps s'est mis de la fête car le soleil est réapparu.

Le départ est retardé de vingt-quatre heures.

A minuit, des sirènes et des coups de fusils éclatent pour nous annoncer la fin de la guerre : jour béni entre tous.

9 mai 1945, sept heures du matin : départ des mille deux cents premiers camarades vers Leipzig, pour la France.

Le soir, nous voyons huit avions russes descendre sur le terrain. Nous les acclamons et allons parler aux aviateurs. Ils ont l'air très sympathique.

10 mai 1945 au matin

On nous annonce que le départ s'effectuera d'abord par camion pour rejoindre la gare de Leipzig.

La gare, c'est un bien grand mot, vu ce qu'il en reste. Il reste une voie unique, tout ce qui se trouve autour a été détruit par les bombardements.

Cette fois, ça y est, nous sommes dans le train.

Nous voyageons environ à une vingtaine dans des wagons à bestiaux. Mais rien à voir avec l'aller où nous étions entassés (à soixante) les uns sur les autres. Et cette fois, nous roulons vers la bonne direction : vers la France.

Nous avançons au ralenti. Parfois même, nous sommes à l'arrêt pendant des heures. Nous mettrons six jours pour arriver à destination.

Le 13 mai 1945 au soir, nous arrivons en gare de Metz. Nous y passons la nuit.

14 mai 1945. Nous reprenons le voyage l'après-midi.

Nous arrêtons dans un centre de Rapatriement, en gare de Revigny (dans l'Aisne), où nous passerons une journée.

Le 15 mai au matin, enfin, en route vers Nantes.

Le 16 mai 1945 à deux heures du matin, nous arrivons à destination, en gare de Nantes.

Oh quelle joie de te revoir toi et tous ceux qui nous sont chers, après ces cinq années de misère, mais aussi de tolérance entre nous tous.

Le 16 mai 1940, je suis fait prisonnier de guerre à Autrepes dans l'Aisne (près de Saint-Quentin).

Le 16 mai 1945, je suis rapatrié et de retour auprès de ma famille à Nantes.

5 ans jour pour jour. 5 longues, très longues années.

Ainsi se termine cette affreuse tragédie qui a fait des millions de morts.

Ceci est la mémoire recopiée du journal que j'ai tenu pendant toutes ces années de misère. La vie des P.G. telle qu'elle fut vécue pour presque tous.

Parmi ses mémoires, on trouve une petite lettre manuscrite sur du papier à lettre jauni, écrite au crayon de bois, datée du 1^{er} janvier 1945 :

« En ce jour de nouvel an, où je suis loin de vous mes chéris, je pense sans cesse à vous que j'aime.

J'en suis persuadé c'est le dernier nouvel an de ma captivité, je vous retrouverai bientôt et quelle joie sera la nôtre, quand dans les bras l'un de l'autre nous pourrions tout dire, ce que depuis 5 ans nous ne pouvons pas nous dire.

Alors, près de nos deux petits nous reprendrons la vie d'autrefois.

Quel changement de me retrouver parmi vous, au lieu de cette contrainte, dans ce pays qui nous a donné tant de souffrance et de misère.

Mais ensemble, unis plus que jamais et notre amour plus fort de cette épreuve nous reprendrons la vie avec confiance ».

En marge de ses mémoires, Jean Lamy rassemble dans une lettre ouverte, quelques réflexions sur les sentiments qu'il a le plus souvent éprouvés durant sa détention. Il est prisonnier depuis plusieurs années déjà lorsqu'il commence à rédiger ces lignes, il les reprend, les complète après sa libération. On peut y lire :

La vie du P.G. 40 – 45

La vie du prisonnier, seul avec ses pensées, son espoir et ses désespoirs. Déjà des mois, des années ont passé, tristes, mornes, pleines d'amertume. Pourquoi sommes-nous là ? Qu'avons-nous fait ?

J

La guerre où l'on nous a emmenés pour défendre la patrie, la liberté... oh, ironie du sort, nous n'avons jamais été des patriotes acharnés, mais il a fallu partir. Et aujourd'hui combien de rancœur et de cafards passés dans cette nuit sans fin.

La déprime, le cafard étaient là qui nous guettaient, nous tenaient à chaque instant. C'était bien son but, son plaisir à lui de nous avoir à sa merci.

Heureusement cette solitude insupportable, il fallait la chasser, l'oublier avec tous ces parias que nous étions. Mais la camaraderie, la compréhension mutuelle de tous ces frères de misère, était assez forte parfois pour oublier cette condition inhumaine où nous étions plongés.

Et déjà si longtemps d'attente, et ces années qui s'échelonnent, et toujours rien.

Cependant, si nous tombions parfois dans la désespérance, l'espoir venait de ceux qui nous sont si chers, là-bas, au pays, que l'on appelle « La France ».

Combien de fois, dans mes rêves où je m'évadais, j'étais avec ma femme, mes gosses, mes vieux parents, et c'était une étreinte de joie et d'amour. Et c'était fini l'on ne se quitterait plus jamais.

Hélas ! Le réveil était brutal, implacable. Tout s'effaçait. Ce n'était que chimères.

Alors au rêve succédait le désespoir, la colère. Et le cafard était là, lui, pour nous faire du mal. La réalité était là qui nous tenait, pour nous faire encore plus mal. Alors, c'était le désespoir et les larmes perlaient mes yeux, venaient inonder mon visage. Et fou d'impuissance, c'était le désespoir. Quelle triste nuit, triste cauchemar !

Et pour surmonter cela, il fallait une force surhumaine et je me disais que là-bas aussi, à la maison, il en était de même. Alors le courage par la force me revenait, et au matin, alors que la sentinelle venait nous crier : « Auf stehen », je voyais dans les yeux de mes camarades les mêmes angoisses. Il nous fallait revenir à la réalité.

Alors tous ensemble, nous parlions de cette journée qui commençait et du travail, un peu d'oubli, oh, si peu ! Et, peut-être que ce midi nous aurons une lettre, alors ce serait la joie ou sinon, l'on se disait « ce sera peut-être demain... ».

Ainsi fut notre vie de Gefang (*prisonnier*). Ma vie faite d'espoir et de désespoir, mais malgré tout, l'espoir de revoir les nôtres, la camaraderie et la fraternité, furent le plus fort.

La vie des P.G. telle qu'elle fut pour tous.

Jean LAMY

Stalag IV D W 28

Matricule 40657

A son retour, sur le quai de la gare, Thérèse, sa femme, est là.

Elle est vêtue de noir : sa sœur et sa petite nièce ont été tuées dans les bombardements de Nantes en 1943, et sa mère vient de mourir.

C'est la fin de cinq longues années. La fin de cette horrible guerre et, enfin, le retour de son mari.

C'est avec un grand courage que pour subvenir aux besoins de leurs enfants, elle a fait des ménages chez des particuliers.

Pour mettre ses petits à l'abri des bombes, elle n'hésite pas à faire souvent vingt cinq kilomètres, à bicyclette (le petit devant, sur le guidon et la grande derrière, sur le porte-bagage) entre Nantes et Grandchamp-des-Fontaines. Elle est seule avec eux ;

elle les protège et les nourrit pendant toutes ces années.

Elle se prive pour envoyer des colis à Jean, prisonnier en Allemagne. Elle y glisse des photos de leurs enfants.

Enfin, ce 16 mai 1945, elle est là pour le retrouver. Il est là, vivant !

Enfin, leur vie va pouvoir reprendre normalement.

Pourtant que de changements en 5 ans.

En partant Jean Lamy avait quitté sa fille, Janine, alors âgée de 2 ans ; elle est grande maintenant et va sur ses 8 ans.

Son fils, Michel, n'a aucun souvenir de son papa ; il ne le reconnaît pas et se met à pleurer : qui est cet homme qui arrive avec sa mère ? Pour lui, ce n'est qu'un étranger.

Jean Lamy reprend son travail dans l'entreprise qui l'employait avant la guerre.

Quelques années plus tard naîtra Chantal, leur troisième enfant.

Désormais le bonheur pour Jean Lamy c'est de se retrouver au milieu de sa famille. Tout au long de sa vie, il prendra soin des siens.

Pour autant, jamais, il n'oubliera ses camarades de captivité. A l'heure de la retraite, il met tout en œuvre pour réaliser le projet qui lui trotte dans la tête depuis quelque temps : reprendre contact avec eux.

Grâce à l'association des anciens combattants prisonniers de guerre du journal « Le Lien », il organise ce qu'il appelle « ses retrouvailles ».

Ceux qui vivent encore répondent présents. Grande réussite pour cette journée d'émotion intense.

Tous ces hommes gardent gravé dans leur mémoire le souvenir de ces années de guerre et de cette fraternité qu'ils ont vécue et continue de les unir.

Ils sont heureux de se retrouver tant d'années après et surtout en temps de paix.

Par la suite, tous les mois de mai furent le mois de leurs « retrouvailles ».

Jean Lamy n'oubliera jamais ses années de guerre et de captivité.

Ses petits-enfants le voyaient souvent, penché sur ses vieux cahiers. Ils savaient que leur grand-père se replongeait dans ses vieux souvenirs. « Il écrit ses mémoires ! » expliquait Thérèse, sa femme.

Jusqu'à ce jour, toutefois, ils n'ont jamais accédé au contenu de ses manuscrits.

Mais tous ont entendu leur grand-père dire bien souvent :

« Celui qui n'a pas vécu ses années de guerre et de séparation ne pourra pas comprendre... Mais il faut transmettre la mémoire, pour que nos enfants sachent... Pour que ça ne recommence jamais ! »

FICHE DE DÉMOBILISATION

N° de la fiche 2275 Exemple n° 1

CENTRE DE DÉMOBILISATION de _____

Armée : Artillerie Grade : 1^{er} Caporal

NOM : LAMY

PRENOMS : Jean

Né le 13 sept 1912 à St Sébastien, France

Nationalité : Français de naissance, naturalisé ne justifiant d'aucune nationalité (article 3 de la loi de recrutement).

Situation de famille : Célibataire marié, veuf, divorcé : 2 enfants

Marié avant les hostilités : Nikolburgiste

Adresse avant les hostilités : Rue de la Paix

Adresse où se retire l'intéressé : de Blondieau

L'intéressé a-t-il du travail dans sa profession à l'adresse indiquée : _____

Bureau de recrutement : Orléans

Numéro matricule de recrutement : 920 ou, à défaut, localité dans

laquelle a été passé le conseil de révision : Orléans - 14

Centre mobilisateur, ou unité, ou dépôt, rejoint au moment du dernier appel

sous les drapeaux : 16 Avril 1940

Date à laquelle il a rejoint cette formation : _____

Dernier corps d'affectation : 111^{ème} R.D.C.

Emploi au corps : C.D. Spécialité : _____

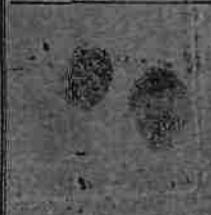
Date de capture à : Antibes le 16-5-40

Dernier camp de prisonniers ou détachement affecté : Italo. R.D.

Numéro d'immatriculation au camp de prisonniers : 10.154

Le titulaire déclare avoir (ou n'avoir pas) perçu de traitement civil ou

salaires durant sa mobilisation : Non

EMPREINTES DES DEUX DOIGTS	INITIALES DE L'INTÉRESSÉ
	

Reçu le 15-6-40 1940

Pour copie certifiée conforme : _____ LE COMMANDANT DU CENTRE DE DÉMOBILISATION :

Le 15-6-40

 Capitaine Titulaire
Lamy

Service National des Réservés de France - 200, Boulevard de la Chapelle, Paris 18

Document original : fiche de démobilisation de Jean Lamy

ALBUM PHOTOS



1936 - Mariage de Jean et Thérèse LAMY



Thérèse Lamy, sa femme et leurs 2 enfants, Janine et Michel.



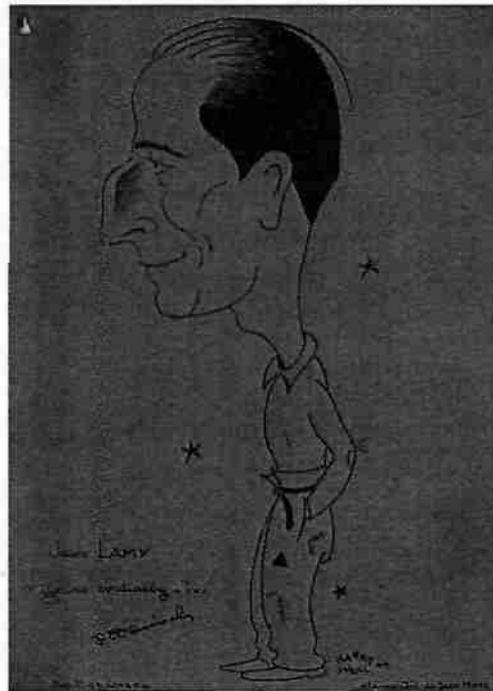
Photos envoyées par colis à Jean Lamy, prisonnier en Allemagne



Photo prise en captivité : Jean Lamy à gauche et Marcel Lebon à ses côtés



Jean Lamy, debout au milieu, il tient l'affiche.



Caricature de Jean Lamy, par un camarade de captivité anglais.
Dessin daté : septembre 1944

FS/DV 16211.1977
MINISTÈRE DE LA DÉFENSE

ÉTAT MAJOR DE L'ARMÉE DE TERRE

BUREAU CENTRAL
D'ARCHIVES ADMINISTRATIVES
MILITAIRES

44022 - PAU Cédex

RÉF. : Demande
en date du : 04.II.77

18 NOV 1977 - 137273

DOSN / 5° GR / 1977

EXTRAIT DES SERVICES

délivré à :

Monsieur LAMY Jean
23 rue de la BLORDIERE
44400 REZE

Le Colonel PEYRAMALE

Commandant le B.C.A.A.M., certifie que des dossiers, pièces ou documentation en sa possession, il a été extrait ce qui suit, concernant

NOM : LAMY
Prénoms : Jean Marie
Né le : 13.09.1912 à SAINT SEBASTIEN SUR LOIRE (Loire Inférieure)
inscrit au registre matricule du Bureau de recrutement de ANCENIS
sous le n° 920 , classé 1932

Entré au service à compter du15.10.1933
comme appelé au titre du 71° Régiment d'Artillerie
Passé dans la disponibilité et rayé des contrôles le 15.10.1934
Rappelé à l'activité et arrivé au corps le 04.09.1939
Fait prisonnier dans l'Aisne le 15.04.1940
Interné au stalag I.V. D. N° Mla: 40657
Rapatrié le 24.04.1945
Démobilisé le 16.05.1945

POUR EXTRAIT :

établi avec les seuls renseignements
en ma possession.



Mod. 2005

Document officiel : Extraits de services



Photo de retrouvailles avec Marcel LEBON, son épouse et leur fils né après la guerre. Tout à gauche, Chantal, le troisième enfant de Jean et Thérèse



Des années après : les retrouvailles.
Jean Lamy est à droite, le 5^{ème} au dernier rang. Sa femme Thérèse assise 1^{ère} sur la gauche

Pour mieux comprendre ...

Isidore Impinna

Le récit de Jean Lamy est un témoignage brut sur les conditions de vie de millions de prisonniers français en Allemagne durant la Seconde Guerre mondiale.

Pour mieux le comprendre, il est intéressant d'apporter quelques précisions sur la défaite de la France en 1940 qui entraîna son arrestation dès la première semaine de l'attaque allemande, sur les camps de prisonniers, en particulier le stalag IV, et sur le STO. Quelques cartes ont été jointes. Elles permettent de suivre Jean Lamy dans son périple.

1-La défaite française de 1940

Le 1^{er} septembre 1939, l'Allemagne envahit la Pologne. La France et le Royaume Uni lui déclarent la guerre, le 3. Les Allemands utilisent une nouvelle stratégie : la blitzkrieg ou guerre-éclair qui utilise massivement

les chars et l'aviation. En 4 semaines, la Pologne est écrasée.

Les troupes françaises, après avoir occupé la Sarre, se replient derrière la ligne Maginot et attendent l'ennemi. C'est la drôle de guerre.



La drôle de guerre

La Wehrmacht déclenche son offensive à l'ouest le 10 mai 1940.

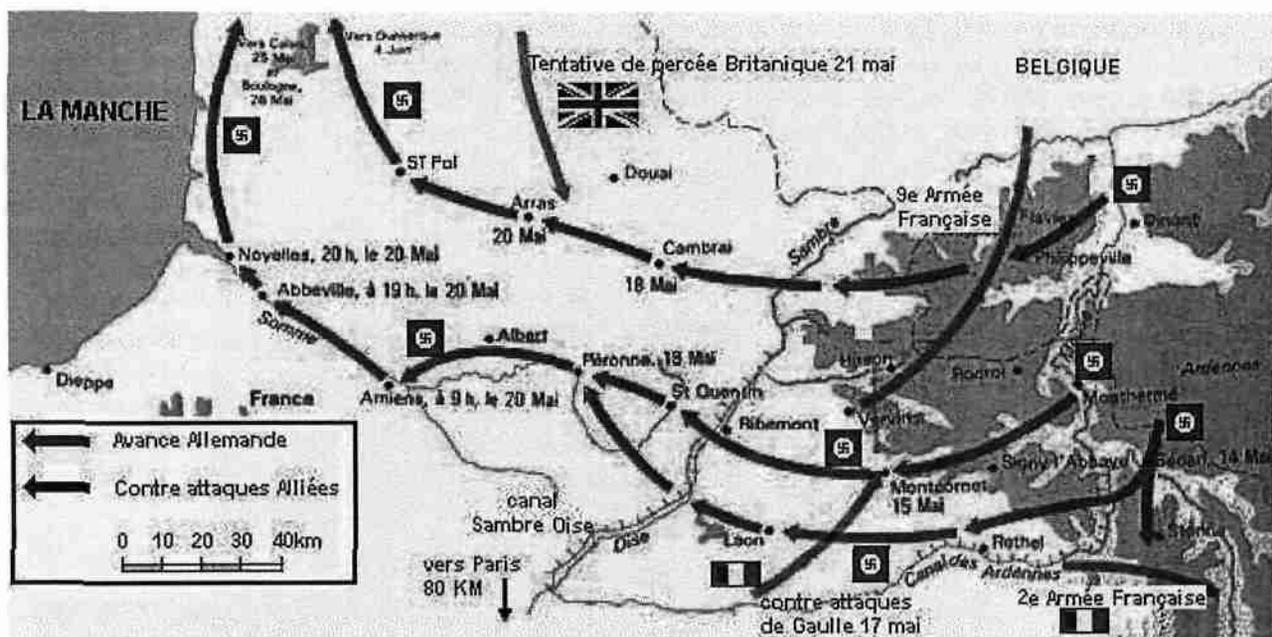
Elle se rue sur les Pays Bas, la Belgique et le Luxembourg puis perce le front français dans les Ardennes jugées impénétrables par de nombreux généraux de notre pays.

Selon la tactique de la guerre-éclair, l'aviation allemande bombarde les gares et tous les nœuds de communications pour empêcher les

renforts sur le front, pilonne les troupes pendant que les panzers avancent.

Le 11 mai, les avant-gardes allemandes atteignent le front français. Le 12 mai, les Allemands attaquent et remontent du sud vers le nord dans le but d'encercler les forces françaises, belges et britanniques.

L'armée belge disloquée essaie de reformer un front uni avec l'armée française déjà en déroute.



Les premiers jours de la bataille de France mai 1940



Colonne de blindés allemands dans les Ardennes



L'armée allemande envahit la France et fait des milliers de prisonniers



Le 16 mai, Jean Lamy est fait prisonnier



Pierre Péron - cadavres de soldats anglais sur la plage de Malo-les-Bains (dessin)
(Ancien élève de l'école des beaux arts de Nantes, P. Péron est fait prisonnier à Dunkerque)

Le 20 mai, la situation est catastrophique, les panzers atteignent la mer. Un million de soldats sont pris au piège dans la poche de Dunkerque

Entre le 26 mai et le 4 juin, les Britanniques réussissent à évacuer plus de 300 000 combattants

Le 10 juin, le gouvernement quitte Paris pour Tours et le 14, les Allemands défilent dans la capitale.

Le 16 juin, Paul Reynaud démissionne, le général De Gaulle, secrétaire d'Etat à la défense, rejoint

Londres et le 18, il prononce son appel à la résistance depuis la BBC.

Le président de la République Albert Lebrun nomme le maréchal Pétain président du conseil lequel demande l'armistice, signée le 22 juin.

Les pertes militaires sont estimées durant cette période (à la fin mi-juin 1940) entre 55000 et 65000 tués et à 1 800 000 soldats capturés. Plus de 70 000 d'entre eux réussissent à s'évader et 200 000 vont être libérés dans les semaines qui suivent.



Pétain-Hitler 24 octobre 1940, rencontre de Montoire-sur-le-Loir.



De Gaulle parlant à la BBC



Prisonniers français en route vers les camps

2- Les camps de prisonniers

Un bon nombre de soldats français sont capturés sur les lieux mêmes de leur cantonnement qui se transforment en camps provisoires de prisonniers de guerre.

On distinguera les camps de récupération, les centres de rassemblement, les camps de transit et les camps de rassemblement de prisonniers de tous les grades (les frontstalags).



Bundesarchiv, Bild 101/250-0079-04A
Foto, Deutscher (1945)

Frontstalag à Beaune-la Rolande...France

Ces derniers sont des véritables camps de transit pour les soldats avant leur acheminement vers les camps définitifs situés en Allemagne que sont les oflags et les stalags

Les officiers français sont ainsi regroupés dans 14 oflags. La convention de Genève les dispense de travail.



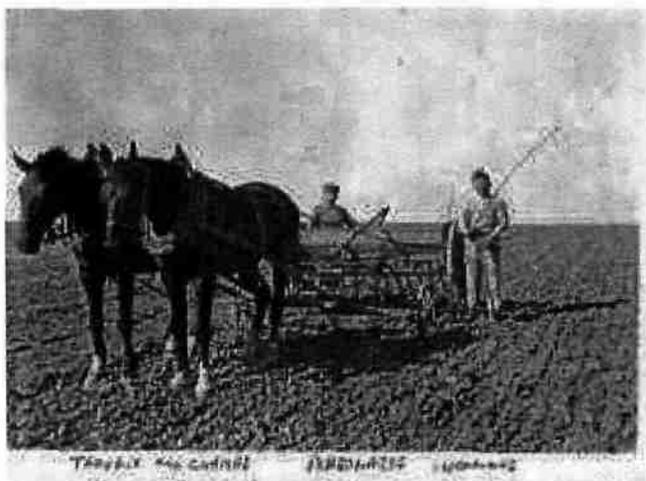
La vie oisive dans les oflags



Le travail dans les stalags

Les soldats et les sous-officiers sont répartis dans des stalags où on les oblige à travailler sur des chantiers, dans des fermes ou dans des usines, les arbeitskommandos.

Jean Lamy connaîtra ces différentes affectations.



... dans les champs

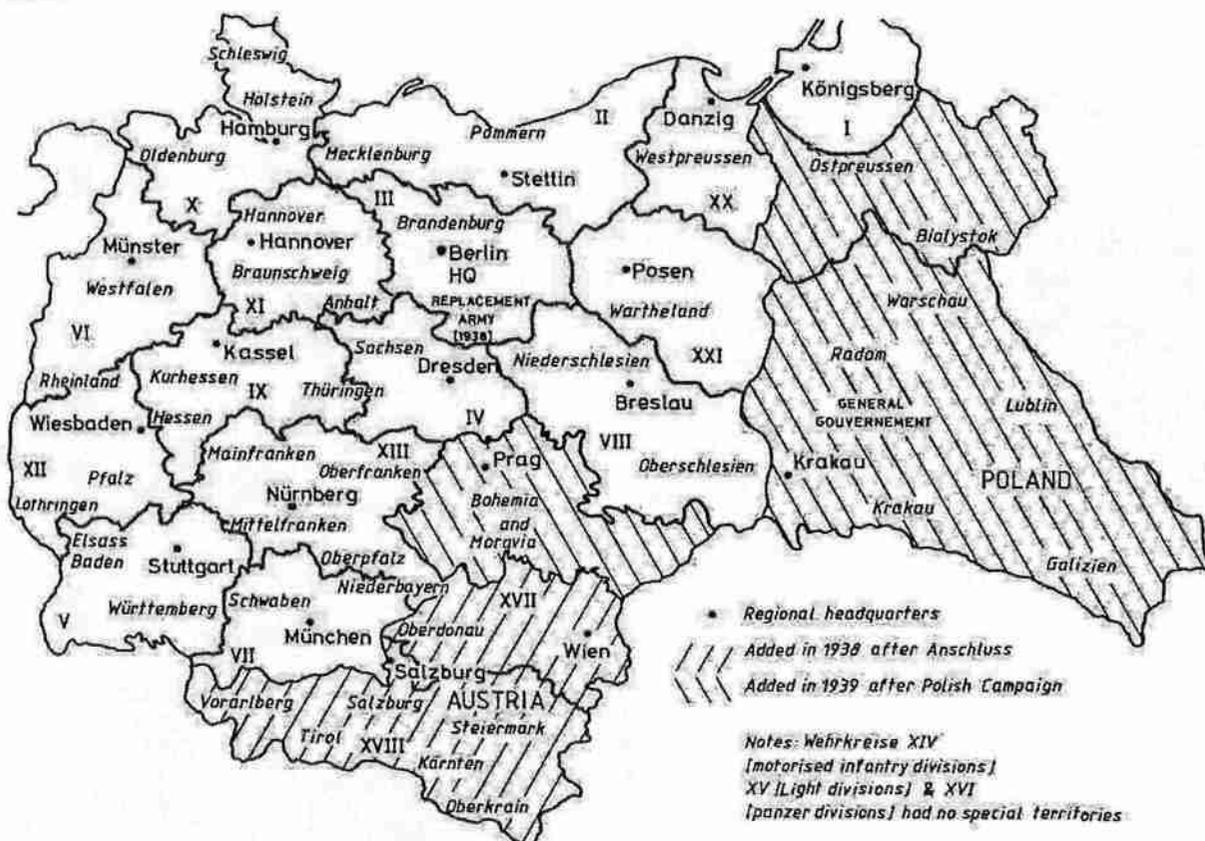


.... sur les chantiers



.... dans les usines de munitions

Chaque camp de prisonniers ou stalags est répertorié par un chiffre et une lettre sur tout le territoire allemand. Chaque stalag est divisé en districts ou compagnies où se trouvent des « kommandos » de travail.



Carte des districts militaires du Reich



Pierre Péron – Prisonniers russes au stalag XVII A (Autriche)
 (Gouache sur papier)



Pierre Péron – Le mirador (gouache)



Pierre Péron – Stalag XVII (Autriche)
(Gouache)



Pierre Péron – Un dimanche en "Kommando",
stalag XVII A (Autriche) (aquarelle sur papier)

3 - Stalag IV, Torgau en Allemagne

Jean Lamy dépend du stalag IV D et est affecté à un arbeitskommando désigné par W 28.

Le chiffre IV se réfère au district militaire (wehrkreis) de Dresde en Saxe, la lettre D au stalag de Torgau et la lettre W28 désigne l'arbeitskommando (AK en abrégé).

L'arbeitskommando peut désigner un camp de travail, un groupe de travail ou un détachement de prisonniers pour un travail déterminé. W est la première lettre de Wittenberg, la ville la plus proche du AK. Le nombre de prisonniers dans ces groupes ou camps est très variable, de quelques individus à plusieurs centaines.



Torgau : centre ville



Torgau dans la guerre

Le stalag IV a été implanté à une vingtaine de kms de Leipzig dans la petite ville de Torgau.

Il compte environ 8000 prisonniers de guerre (13853 début 1945) dont 300 environ dans le camp même (175 sont logés dans l'ancienne usine).

Torgau est situé sur l'Elbe et sa situation géographique rendra cette ville célèbre car Américains et Soviétiques feront leur jonction sur le pont routier de l'Elbe le 25 avril 1945.



Jonction des Soviétiques et des Américains à Torgau le 25 avril 1945

Nous avons très peu d'informations sur ce stalag. Ce n'était pas un camp de prisonniers de guerre comme on peut l'imaginer, avec des baraques entourées de barbelés, mais plutôt un centre de répartition des prisonniers vers les arbeitskommandos et autres nombreux camps qui relèvent de ce centre et ils peuvent être situés parfois jusqu'à 160 kms de Torgau.

Le stalag IV se divise en deux parties distinctes situées dans la ville même. : un centre de commandement composé d'une grande bâtisse de briques rouges avec six cabanes en bois et une autre partie plus importante, le camp principal, qui se trouve à 300 m environ à l'ouest de la gare ferroviaire, près de ligne de chemin de fer. Les locaux de cette deuxième partie étaient à l'origine 'une ancienne usine, reconstruite après un incendie en 1930. Elle devint, en mai 1941, un camp de prisonniers. Vers la fin de la guerre, ce sera aussi un camp de détention de prisonniers destinés à être échangés contre des prisonniers allemands et même un camp de convalescence.



Le stalag IV D comprend 2 parties : le centre de commandement à Puschkinsrasse
Le camp principal à Naundorfstrasse



Centre de commandement (photos prises en 2007)



Camp principal (photos prises en 2007)

Le Service de travail obligatoire

Pour compenser le manque de main-d'oeuvre dû à l'envoi de soldats de plus en plus nombreux sur le front russe où la situation militaire empire, les Allemands réclament des travailleurs pour leur industrie, l'agriculture, les voies ferrées etc....aux gouvernements des pays occupés et en particulier à la France.

Dans les 2 premières années de guerre, 100 000 Français se portent volontaires pour travailler en Allemagne, attirés surtout par l'appât du gain. Jean Lamy les croise et les méprise.

En 1942, Fritz Sauckel, plénipotentiaire général nazi pour l'emploi et la main d'œuvre, réclame 250 000 travailleurs supplémentaires à la France. Pierre Laval va proposer alors le système de la relève qu'il annonce aux Français le 22 juin 1942. Cette relève constitue à libérer 1 prisonnier de guerre pour 3 travailleurs volontaires qui partiront en Allemagne.

Laval veut la victoire de l'Allemagne et faire participer la France à l'effort de guerre allemand contre le bolchevisme.

L'appel à la relève sera un échec : 17 000 volontaires en 2 mois



Résistant



prisonnier politique

En janvier 1943, les Allemands réclament à nouveau 250 000 hommes qui s'ajoutent aux 240 000 travailleurs déjà partis en Allemagne.

Le 16 février 1943, Pierre Laval instaure le service du travail obligatoire (STO).

Si la relève concernait uniquement les ouvriers, le STO touche des classes d'âge entières. Ainsi, les jeunes Français nés entre 1920 et 1922 sont obligés d'aller travailler en Allemagne en substitut du service militaire.

Jean Lamy passera le réveillon de Noël 1943 avec certains d'entre eux (p 18 et 19)

Au total 600 000 Français partirent entre juin 1942 et Août 1943. Le STO provoquera le départ dans la clandestinité de 200 000 réfractaires (50 000 rejoindront le maquis, d'autres s'engageront dans les Forces Françaises Libres ou continueront leur vie dans la clandestinité).

En 1944, 2 millions de Français vivent en Allemagne : 1 million de prisonniers de guerre, 200 000 hommes formés d'anciens prisonniers de guerre qui ont choisi le statut de travailleurs libres et soumis aux lois nazis, 600 000 travailleurs du STO ; 40 000 volontaires, 130 000 Alsaciens et Lorrains enrôlés dans l'armée allemande (les malgré-nous) et 65 000 déportés politiques.



Affiches de propagande

La Deuxième guerre mondiale

Chronologie indicative

- 1^{er} septembre 1939 : L'Allemagne envahit la Pologne
3 septembre 1939 : La France et le Royaume Uni déclarent la guerre à l'Allemagne ; la Belgique est neutre.
28 septembre 1939 : La Pologne est partagée entre l'Allemagne et l'URSS
16 octobre 1939 : Début de la « drôle de guerre », 7 mois sans opération d'envergure
- 10 mai 1940 : Invasion des Pays Bas et de la Belgique. Début de la guerre à l'ouest
20 mai 1940 : Les lignes françaises sont enfoncées. Début de l'exode
28 mai 1940 : Capitulation de la Belgique
3 juin 1940 : Les troupes anglaises et alliés évacuent Dunkerque
10 juin 1940 : L'Italie déclare la guerre à la France et à La Grande Bretagne
17 juin 1940 : Le maréchal Pétain demande l'armistice
18 juin 1940 : Le général De Gaulle appelle depuis Londres à la résistance
18 juin 1940 : Nantes est occupée par les troupes allemandes
22 juin 1940 : Signature de l'armistice à Rethondes
- 22 juin 1941 : Opération « Barbarossa », l'URSS est envahie
20 octobre 1941 : Le lieutenant colonel Karl Hotz est exécuté par 3 jeunes résistants venus de Paris. 48 otages seront fusillés à Nantes, Chateaubriant et au Mont Valérien.
- 7 décembre 1941 : Les Japonais attaquent Pearl Harbour, entrée en guerre des Etats-Unis
- 4 juin 1942 : Victoire américaine de Midway sur le Japon
- 2 février 1943 : Capitulation allemande à Stalingrad
21 juin 1943 : Jean Moulin est arrêté par les S.S à Lyon
12 septembre 1943 : Débarquement allié en Corse
16 et 23 septembre 1943 : Les bombardements de la 8^e Air Force américaine sur Nantes font 1463 morts et 2500 blessés. Plusieurs milliers de logements sont détruits ou inhabitables.
- 6 juin 1944 : Débarquement allié en Normandie.
25 août 1944 : Libération de Paris
- 27 janvier 1945 : Libération du camp d'Auschwitz par l'Armée rouge
2 mai 1945 : Libération de Berlin par l'Armée rouge
8 mai 1945 : Reddition de la poche allemande de St Nazaire à 11h.
8 mai 1945 : Capitulation allemande
6 et 9 août : Bombes atomiques sur Hiroshima et sur Nagasaki
12 août 1945 : Les alliés entrent à Nantes
2 septembre 1945 : Capitulation japonaise. Fin de la Seconde Guerre mondiale

INFORMATIONS DIVERSES

Responsables du bulletin

Isidore IMPINNA – Michel KERVAREC

Contact : M. KERVAREC , président - tél : 02 40 75 47 60

Adresse internet ; lesamisdereze@laposte.net

Participer activement à notre association en nous faisant part de vos remarques ou en écrivant un article qui paraîtra dans le prochain bulletin.

Reprographie

Mairie de Rezé

Mise en page

PROFESSIONAL SECRETARIAT

La solution administrative pour

L'Entreprise – L'Association – Le Particulier

5, chemin des Coteaux – 44340 BOUGUENAIS

Tél : 09 75 78 65 47 & 06 80 12 20 51

E.Mail : profess.secretariat@wanadoo.fr

Les textes de ce bulletin n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.
Les articles de cette publication ne peuvent être reproduits qu'avec l'autorisation de leurs auteurs et de l'association Les Amis de Rezé.

RESEARCH - PART 1

